



**LES MOTS DES MAUX  
QUAND LE REGNE DU SILENCE SE DEFAIT  
UN REGARD ANTHROPOLOGIQUE  
SUR LE PHENOMENE DES 'VIOLS' A L'EST DE LA RDC**

Mémoire réalisé par  
**NZONGA CIKURU MARIE NOËL**

Promoteur(s)  
**PIERRE-JOSEPH LAURENT**

Lecteur(s)  
**JACINTHE MAZZOCCHETTI**

Année académique 2016-2017

**TRAVAIL DE FIN D'ETUDES PRESENTE EN VUE DE L'OBTENTION  
DU DIPLOME DE MASTER EN SOCIOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE**

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au **Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses** et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

## **Remerciements**

Je tiens tout d'abord à remercier le Créateur pour le souffle de vie : mes propres efforts et ma propre volonté ne sauraient accomplir ce qui a été produit dans ce travail, sans l'appui permanent du Ciel.

Je remercie sincèrement mon promoteur, le Professeur Pierre-Joseph Laurent, pour la confiance qu'il m'a donnée en acceptant ma demande d'encadrement, dans une réflexion dont les lignes n'étaient pas encore clairement définies au début. Son œil critique et son oreille attentive m'ont été très précieux pour structurer le travail.

Les mêmes remerciements vont à Madame la Professeure Jacinthe Mazzocchetti pour les échanges et pour la pertinence de ses suggestions.

Je remercie également, tous mes amis et particulièrement ceux qui m'ont donné de leur précieux temps pour relire ce travail. Je pense tout particulièrement à vous trois, Bernard Ugeux, Philippe Collet et Walter Deverese : merci pour la promptitude avec laquelle vous avez accepté de relire ce travail ! La qualité de votre attention et votre patience m'ont été d'un grand apport pour dénicher les erreurs cachées.

Je remercie, enfin, tout particulièrement mes collègues d'Action d'Espoir pour leur patience et amitié.

Il y a un an, l'idée de ce mémoire n'effleurait même pas mon esprit. Sa matérialisation est fruit d'efforts et d'abnégation de nombreuses personnes qui ont cru en moi. Leur proximité discrète n'a cessé de m'accompagner et de m'encourager. Je pense tout particulièrement à ma famille : à ma mère et à mes nièces et neveux ; à mes soeurs et à mes frères, et tout spécialement à ma grande soeur qui nous a quittés le jour de Noël 2016.

Que tous trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude et affection.

## Table des matières

Introduction générale.....	7
Un mal inédit.....	7
Un travail à inventer.....	9
Afin de lever toute équivoque... ..	10
Un mot sur le Mal.....	11
Justification du choix de ce sujet.....	12
Subdivision du travail.....	13
PREMIERE PARTIE - PARCE QU'ILS SONT DIFFÉRENTS : LA GENÈSE D'UN FOURVOIEMENT .....	15
Chapitre 1er : Homme – Femme. Qui sont-ils ? .....	18
Le corps humain .....	21
Les femmes perdent du sang .....	25
Les hommes ont peur des femmes ?.....	26
Les femmes font les enfants pour les deux sexes.....	28
Chapitre 2. La différence : arme et charme ? .....	31
L'arme : un symbole. ....	32
Le silence des femmes.....	34
Chapitre 3. Du secret brûlant : les Maux.....	38
Il était une fois un roi. ....	38
Des secrets enfouis dans la nature silencieuse. ....	42
DEUXIEME PARTIE - PARCE QU'ILS SONT RELATION : LA PAROLE QUI GUÉRIT .....	44
Chapitre 4. Quels mots pour quels maux ?.....	47
Introduction .....	47
Comment parler ?.....	48
Une expérience.....	49
De la nécessité de remonter aux racines.....	49
Chapitre 5. Les maux interdits de mots.....	53
<b>Tous n'ont pas le droit de dire leur douleur</b> .....	53
Des maux censurés. Des mots étranglés.....	54
Des fragilités inavouées... ..	55
Et une profonde hypocrisie .....	56
Une école de déshumanisation .....	57
Si tu pleures, tu n'es pas un homme ! .....	59
Enfin, pour ne pas conclure.....	60
Références bibliographiques .....	63





## Introduction générale.

De juin 2002 jusqu'à décembre 2006, j'ai été appelée à travailler sur des questions très particulières, des viols de femmes à l'Est de la RDC : des questions dont on ne parlait pas en public. Les informations qui avaient filtré sur le phénomène laissaient tout le monde consterné. Les hommes fixaient le sol des yeux, et se tenaient la tête entre les mains, visiblement très gênés. Les femmes étaient désemparées. La peur était générale.

Quand je débarquai à Bukavu à la fin du premier trimestre 2002, en provenance de l'Italie où je venais de conclure mes études, je ne savais pas encore ce qui concrètement m'attendait sur le terrain. C'est un Service de l'archidiocèse de Bukavu qui m'avait sollicitée pour un appui, afin de trouver un moyen de venir au secours de ces femmes, très nombreuses, à ce qu'on disait, qui étaient ainsi sauvagement violées. Des viols systématiques, qui se déroulaient dans un contexte d'attaque dans les villages. Ces actes étaient alors imputés aux milices rebelles rwandaises qui, réfugiées depuis 1996 dans les forêts épaisses de l'Est du Congo, avaient commencé à faire irruption dans les villages, pillant, violant, incendiant et tuant ceux qui leur résistaient. Ils chargeaient ensuite leur butin sur quelques personnes réquisitionnées, ainsi que des jeunes filles/femmes qu'ils emmenaient avec eux comme esclaves sexuelles.

### Un mal inédit

Il s'agissait d'un phénomène inouï. Que le sexe des femmes ait toujours attiré les hommes, cela se savait, et cela expliquait en partie, quelques raptus qui s'enregistraient par endroit, une mentalité qu'on rattachait aux peuples de la forêt, qu'on considérait comme des brutes. Mais faire l'objet d'un tel acharnement bestial, cela dépassait tout le monde. Même ceux-là qu'on considérait comme des brutes. A la longue, j'ai eu comme l'impression qu'il y avait une sorte de « rituel » de viol bien organisé. Des femmes de différents coins de la provinces venaient avec une description quasi identique, dans les procédés du viol qu'elles avaient subi. Le schéma le plus 'classique' était : une irruption nocturne; plusieurs hommes (cinq, sept, dix, selon l'importance de la concession qu'ils attaquent) armés de machettes, de couteaux, de fusils et de lampes torches<sup>1</sup>, pénètrent dans la concession. Les rôles sont

---

<sup>1</sup> La lampe torche comme arme aussi. Bien se mettre en tête que nous sommes dans un milieu où il n'y a pas d'électricité ni d'autre forme d'éclairage à part le feu dans le foyer domestique et quelques lampes tempête qui sont allumées lorsque la famille veille encore avant le coucher. La lumière de la lampe torche fixée sur l'objectif sert ainsi à aveugler.

automatiquement joués entre eux. Une des premières questions c'est de demander à la femme : « Où est ton mari ? » Si le mari est dans les proximités, les assaillants s'occupent à le « maîtriser » : il est aussitôt ligoté, la plupart des fois, sur le pilier de support de sa case même, ou bien sur quelque arbre dans la cour devant la case, comme il y en a dans les villages. Tous les hommes sont ainsi « maîtrisés » (mari ou fils, s'ils n'ont pas réussi à s'échapper avant). La question des dollars aussi : « Amène les dollars ! » Pendant que les uns s'affairent à attraper l'homme s'il est présent, d'autres ravissent les effets de la maison, tandis que d'autres encore commencent à violer la femme : son mari devra « assister » au spectacle, et gare à lui s'il ose extérioriser ses sentiments de désapprobation. Il est alors exécuté sur-le-champ. Toutes les « femmes » présentes seront ainsi violées à tour de rôle, sous le regard pétrifié des enfants et de l'homme s'il est encore en vie. Après leur sale besogne, et dans un cynisme total, ils chargeront les effets volés sur quelques personnes réquisitionnées sur place, dont des jeunes femmes qui en plus, leur serviront d'esclaves sexuelles en brousse. Pour ceux qui seront ainsi emportés, ils devront leur salut, soit à la fuite, soit à une attaque du camp de leurs ravisseurs (ils s'échappent dans la débandade), soit encore à une libération sous paiement d'une rançon en dollars. Dans ce tableau, on peut deviner que ceux qui survivent relèvent des exceptions. De leurs témoignages, ils ont rapporté que plusieurs d'entre eux se faisaient tuer en cours de route, soit parce que fatigués sous la charge, ils n'avançaient plus à cause du poids et de la douleur, soit pour avoir tenté de s'échapper, soit qu'ils/elles succombent suite à une maladie, soit tout simplement, parce que leurs ravisseurs en avaient décidé ainsi. Les exécutions sont faites de manière macabre. Parmi les femmes survivantes, plusieurs retournaient enceintes ou allaitantes. Certaines étaient infectées par le sida.

## Un travail à inventer

La première chose a été d'organiser des rendez-vous via les responsables paroissiales des femmes, pour pouvoir arranger de manière confidentielle, le déplacement des femmes survivantes de leurs villages jusqu'au centre où elles allaient être prises en charge<sup>2</sup>. Dans le temps initial, la relation d'aide consistait en des entretiens individuels dans un endroit sécurisé (à l'abri des indiscretions) et un petit appui matériel : des pagnes et du savon, parce qu'elles arrivaient toutes sales et en haillons. Nous estimions que le soin corporel fait partie de la dignité d'une personne, et les femmes appréciaient beaucoup ce geste. Pour les aspects médicaux, jusqu'en novembre 2002, nous avons recouru à un partenariat avec un centre indépendant. Cela consistait en des tests de dépistage du Sida et des antibiotiques. Plus tard, celles qui étaient reçues étaient systématiquement soumises à la prophylaxie post exposition (PPE), ce qui n'excluait pas de soigner d'autres maux ponctuels.

Les entretiens avec les femmes étaient faits sous forme des séances d'écoute individuelles<sup>3</sup> : un moment privilégié d'humanité. J'avais là, en face de moi, une personne qui brutalement venait de subir la pire « déshumanisation » de la part d'autres êtres humains, au point qu'elle doutait elle-même déjà de ce qu'elle était. J'étais en même temps très consciente que j'avais là une occasion unique avec cette personne, par mon écoute, mon attitude, mon attention toute centrée sur elle, de lui donner ce message : « Tu as encore du prix ! », « Tu es forte ! ». Un avantage pour moi, c'était aussi de pouvoir rejoindre ces femmes dans leur monde symbolique et imaginaire, qu'elles traduisaient à travers le langage sans devoir recourir à un interprète ou à une langue intermédiaire<sup>4</sup>. L'effet serait différent et exigerait à ces femmes des efforts supplémentaires pour traduire leur vécu intime. La pudeur du sujet fait qu'elles recourent à des détours et tournures pour dire ce qu'elles veulent dire. C'est ainsi par exemple que pour parler du viol, elles disent « ils m'ont prise », « ils ont fait ce qu'ils ont voulu », « ils ont fait ce qu'un homme fait avec sa femme ». Et pour désigner leurs agresseurs elles n'ont pas de mots assez forts : des « sauvages », « des diables », « des fauves » ...

---

<sup>2</sup> Au mois de septembre 2002, Sœur Bibiane Cattin, une religieuse de la congrégation des Sœurs Missionnaires d'Afrique m'a rejoint, et nous avons ainsi commencé une petite équipe qui allait s'agrandir tout doucement. Sœur Bibiane est restée jusqu'en 2005. Elle a publié en 2016, sous forme de témoignage, un livre sur son expérience de travail missionnaire: Cattin Bibiane, *Pour que la vie l'emporte !*, IFHIM 2016

<sup>3</sup> Quelque fois, il y a eu besoin, en plus des entretiens individuels, de recourir à des séances de groupe pour pratiquer quelques mouvements physiques en vue de « déloger » les tensions, les crispations du corps.

<sup>4</sup> Dans la province du Sud-Kivu plusieurs langues locales sont parlées, selon des groupes ethniques. Mais deux langues principales permettaient de rencontrer les personnes qui recouraient au centre : le « Mashi », parlé par les « Bashi » et qui forment le groupe majoritaire des tribus au Sud Kivu (tout en gardant des particularités selon les coins), et le Kiswahili qui est répandu alors partout à l'Est.

Avec tout ceci à l'esprit, je me trouve face à une question capitale : celle du mal dans son état brut. Elle demeure une énigme pour l'humanité, quelle que soit la forme endossée. C'est ainsi que j'appréhende le sujet des viols utilisés au-delà du sexe en RDC, au Rwanda ou dans l'Ex-Yougoslavie ; mais celle-ci me renvoie en face fondamentalement, à la question de l'humain et ce qui l'habite d'ambivalence.

### Afin de lever toute équivoque...

Sur le sujet des viols et violences faites aux femmes en RDC, beaucoup ont écrit, soit pour dénoncer le crime qui se commettait et appeler au secours, soit pour susciter une implication de la justice<sup>5</sup>. Certains écrits ont pris parfois des allures d'accusation, une accusation souvent unilatérale<sup>6</sup>. Cela se justifie en partie par le sentiment (légitime) de la part des Congolais, d'avoir subi une double ingratitude de la part d'un groupe de population venu du pays voisin, le Rwanda. Ils disaient avoir été « mordus par le serpent », alors qu'ils l'avaient sauvé de la mort, évoquant par là une sagesse populaire de la région, qui parle de la « naïveté » d'une colombe qui se serait laissée fléchir par les supplications d'un serpent en désarroi pendant que la brousse était en flammes. Alors que le serpent lui aurait juré qu'il ne se comporterait pas « selon sa nature » une fois de l'autre côté, en d'autres mots, qu'il ne se retournerait pas contre elle en la « mordant » une fois sauvé. Quand ils se sont retrouvés tous les deux de l'autre côté, à l'abri des flammes, c'est exactement ce que le serpent a fait : il a changé d'avis et s'est retourné contre celle qui lui avait porté secours. Les congolais désignaient par là les rebelles rwandais, ceux-là même qu'ils avaient accueillis en réfugiés et hébergés quelques années auparavant, au moment où ils fuyaient devant un autre massacre dans leur pays en 1994.

Il a été reproché à plusieurs communications et interventions faites sur le thème des viols en RDC, d'avoir été instrumentalisées et avoir servi à des fins politiques ou idéologiques, permettant ainsi de « désigner leurs adversaires (...) comme coupables de violences sexuelles à des fins de guerre. » (Moufflet 2008/3 : p. 126). Les reproches s'étendent aussi sur le fait que la focalisation des discours sur les responsables militaires, les milices étrangères ou de camps opposés, faisait oublier des proportions considérables d'autres femmes violées dans les

---

<sup>5</sup> Vont dans ce sens, plusieurs Rapports de l'Organisation de Droit américain de défense des Droits Humains, Human Right Watch, Amnesty International, Coalition Contre les violences Sexuelles en RDC, etc. J'ai eu moi-même à produire des réflexions dans ce sens, à des conférences internationales, comme contribution pour faire connaître ce qui se passait.

<sup>6</sup> Véronique Moufflet écrit : « Puisque les violences sexuelles sont, de l'avis de tout le monde, imputables aux factions armées, les associations désignent, comme principal si ce n'est unique responsable des agressions sexuelles, les groupes armés affiliés à leurs ennemis politiques. » Véronique Moufflet, « Le paradigme du viol comme arme de guerre à l'Est de la République Démocratique du Congo », *Afrique contemporaine* 2008/3 (n°227), p 119-133. DOI 10.3917/afco.227.0119 : p 125.

agglomérations urbaines, et cela par les enfants de la rue, des voisins, des passants, sans parler des familles ou des professeurs. (cfr Moufflet 2008/3).

En me référant aux viols à l'Est de la RDC, je ne suis pas en train de brandir une énième « preuve » de culpabilité de l'un ou de l'autre groupe, encore moins d'« accuser » les « hommes » comme étant les violeurs des « pauvres femmes », victimes innocentes de leurs pulsions déchaînées.

En me référant aux viols dans ce travail, je veux regarder dans sa cruauté, une des multiples facettes du « Mal » que rien jamais ne justifiera, et qui interpelle au plus profond l'humanité, car il s'agit là d'une expression lourde de la dégradation de l'humain. Enfin, il est à remarquer aussi la quasi absence d'attention à « l'humanité » des bourreaux, ces êtres qui ne sont rien d'autre que le fruit d'un processus de déshumanisation et dont les actions extrêmes questionnent les consciences.

### Un mot sur le Mal

La question du mal est de celles qu'on n'épuise pas par des discours, des mots. Elle se pose de tout temps à l'humanité qui en fait la douloureuse expérience tout au long de son histoire, tant dans la vie des individus, dans celle des communautés que dans celle des peuples entiers. Depuis toujours, des penseurs s'y sont penchés et elle garde toute son actualité.

Encore présentes dans la mémoire sont les séquelles de l'esclavage, des deux grandes guerres mondiales (1914-1918 et 1940-1945), de la Shoah (1939-1941) « une extermination organisée froidement, planifiée rationnellement, dans des bureaux... » (Bruno Feillet)<sup>7</sup>, des images d'une « horreur absolue » (Claude Stéphane Perrin<sup>8</sup>). Les images de la Shoah traduisent, dit Perrin, « la déchéance de l'humain (de notre possible humanité) dans la souffrance, dans l'horreur et dans l'amplification des moyens de la technique au service de la mort ». Pourtant, le retour de la guerre en Europe dans les années 1990, avec les conflits dans l'ex-Yougoslavie, et de ce que l'on aurait qualifié d'impensable jusqu'à ça que cela se produise, porte à croire que l'histoire n'enseigne pas aux humains. L'horreur du génocide dans l'ex-Yougoslavie ou au Rwanda, des violences et viols indicibles en RDC, est porteuse de pessimisme sur l'humanité. Et là, tout le sens de la question : « Quel est donc cet homme, cette humanité à laquelle j'appartiens, capable de tant d'horreur ? » (B. Feillet). La tendance serait de pencher dans le

---

<sup>7</sup>Bruno Feillet, *Le mal*. [www.Discernement.com](http://www.Discernement.com) Consulté le 01er mai 2017

<sup>8</sup> Claude Stéphane Perrin, *La Shoah et la mort de l'homme*, in « Philosophie et non violence » cfr [www.eris-perrin.net](http://www.eris-perrin.net) consulté le 02 mai 2017

sens qu'il existe une certaine « fascination de l'horreur », et même plus, une fascination et une sacralisation de la violence (Claude Stéphane Perrin).

L'expérience du mal met « en crise (jugement) (sic !) toutes les théories que l'on peut bâtir et qui ont prétention à rendre compte de l'ensemble de la vie de l'homme. » (Bruno Feillet)<sup>9</sup>. La question du mal est toujours actuelle. Elle interroge « notre anthropologie, notre vision du monde, ... nos certitudes faciles » (Bruno Feillet). En effet, l'histoire, passée et récente, nous apporte une telle quantité d'informations au sujet des guerres, de l'esclavage sous diverses formes, de l'oppression et la domination des classes, des genres etc. Tout cela pourquoi ?

La notion du mal se révèle problématique, écrit Michaël Foessel<sup>10</sup>, dès lors qu'on essaye de l'expliquer. La philosophie, les religions, la mystique, ... de tout temps ont essayé d'en donner une certaine lecture, mais sans vraiment l'expliquer. Le mal reste « un défi à la raison », affirme Paul Ricœur<sup>11</sup>, surtout quand on cherche à mettre ensemble la question de la Toute-Puissance de Dieu, de son Infinie Bonté en face de la réalité de l'existence du Mal.

### Justification du choix de ce sujet

J'emprunte cette entrée par « le Mal », pour introduire une réflexion autour du sujet : « *Les mots des maux. Quand le règne du silence se défait. Un regard anthropologique sur le phénomène des viols à l'Est de la RDC* »

Dès le premier écho du sujet, l'on peut pressentir en même temps que le mal est 'pluriel' et qu'il comporte plusieurs visages. Mon propos est de l'« explorer » sous l'angle du « viol »<sup>12</sup>, plus spécifiquement dans un contexte de guerre, à l'Est de la RDC. Ce choix n'est pas exclusif, mais bien au contraire, m'oblige à placer ma lecture dans une vision plus large, en faisant le tour du problème à partir des idées socio-culturellement reçues sur le Masculin et le Féminin, et la hiérarchisation de leur différence, une différence qui a été parfois portée aux extrêmes jusqu'à se traduire en opposition et violence.

Il s'agit d'un regard anthropologique qui replace le thème du viol dans un contexte plus général d'oppression qui traverse les temps et les cultures, en l'occurrence cette pensée de la

---

<sup>9</sup>Bruno Feillet, *Le mal*. op.cit.

<sup>10</sup> Michaël Foessel, *Le Mal*. Edition numérique : Pierre Hidalgo. La gaya scienza © avril 2011 (Consulté le 30 avril 2017)

<sup>11</sup> Paul Ricœur, *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, 1986. 3<sup>e</sup> édition, Genève.

<sup>12</sup> Mais pas exclusivement.

différence (Héritier F., 1996) entre l'homme et la femme, avec la subordination de la seconde, la femme, au premier, l'homme, une hiérarchisation des sexes (Héritier F., 2002) considérée comme étant la norme et qui n'a pas été beaucoup remise en question dans l'histoire de l'humanité. Et l'explication de Bourdieu:

« Si cette division paraît être « dans l'ordre des choses », comme on dit parfois pour parler de ce qui est normal, naturel, au point d'en être inévitable, c'est qu'elle est présente, à l'état objectivé, dans le monde social et aussi, à l'état incorporé, dans les habitus, où elle fonctionne comme un principe universel de vision et de division, comme un système de catégories de perception, de pensée et d'action. »<sup>13</sup>

Il s'agit de retracer un parcours qui conduit au « dévoilement<sup>14</sup> » du mal jusqu'à son expression (*les Mots des Maux*), un parcours qui rapproche et porte en lui un espoir de réconciliation. L'idée même de « réconciliation » semblerait teintée de naïveté et d'illusion, si l'on se fonde sur l'expérience de l'inimitié, jusqu'à se demander si l'éthique serait finalement « impuissante face au besoin ancestral d'avoir des ennemis » (Umberto Eco 2014, p. 36). Pas d'optimisme facile donc, comme il en a été reproché parfois aux mouvements des femmes (Ilana Löwy 2003)<sup>15</sup> qui se pensaient comme déjà aux portes de l'égalité homme-femme, avec les avancées enregistrées. Héritier met en évidence les racines profondes de la domination masculine et les raisons de la reproduction de cette domination, comme s'agissant d'une « entreprise salutaire » (Ilana Löwy 2003).

### Subdivision du travail

La Première partie va s'atteler à lire la « Genèse » d'un fourvoiement basé sur la différence, cette différence physique (biologique) observable pour l'homme et la femme, mais qui a été exploitée par le premier « contre » la seconde, au point de subordonner celle-ci. Pire, cela a été considéré comme normal. Les Maux.

---

<sup>13</sup> Bourdieu Pierre. La domination masculine. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 84, septembre 1990. Masculin/féminin-2. pp. 2-31; p. 6.

<sup>14</sup> Dévoilement ici est à considérer dans son sens littéral de « lever le voile », pour laisser voir ce qui est caché. Ainsi, on cesse de gaspiller les moyens de lutte et on commence à les diriger vers un objectif bien situé, défini. Umberto Eco, un écrivain italien, linguiste et sémioticien (1932-2016) va loin en montrant que l'ennemi est nécessaire puisqu'il permet que l'on se définisse une identité - cfr son livre « *Construire l'ennemi et autres écrits occasionnels* ». Il en arrive à montrer comme dans un processus ce « phénomène presque naturel d'identification d'un ennemi qui nous menace » jusqu'à sa « production » et à sa « diabolisation ». Umberto Eco, *Construire l'ennemi, et autres écrits occasionnels*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Grasset, mars 2014, 301 : P 13.

<sup>15</sup> Ilana Löwy, « *La valence différentielle des sexes a une histoire* ». In : « A plusieurs voix sur Masculin/Féminin II, dissoudre la hiérarchie », 2003. pp. 211-215

La deuxième partie portera sur la Relation entre les deux, l'homme et la femme, un processus de rapprochement traduit en paroles (les Mots), des mots qui en arrivent à dire le mal ressenti, subi ou infligé, et qui se révèlent thérapeutiques : ils ouvrent des perspectives dans le cheminement commun. Car « la reconstruction du commun, écrit Achille Mbembe (2016) commence par l'échange de la parole et la rupture du silence »<sup>16</sup>

Dans l'élaboration de ce travail, je me réfère beaucoup à mon expérience professionnelle antérieure avec des personnes et des communautés survivantes de divers traumatismes liés aux conflits à l'Est de la RDC<sup>17</sup>. Cette expérience s'insère dans un plus vaste panorama de divers auteurs, dont je peux signaler, à titre indicatif mais sans être exhaustive, Françoise Héritier (1996 et 2002) et Pierre Bourdieu (1990) pour ce qui est des différences hiérarchisées entre les sexes et de la violence, Achille Mbembe (2016) qui dans le sillage de Frantz Fanon explore le thème de « l'inimitié », Jeanne Favret Saada (1977) dont je ferai allusion aux recherches sur la sorcellerie dans les bocages de l'ouest de la France, Pierre-Joseph Laurent, dans l'idée de l'alliance, de l'occultation du féminin, etc. (P-J Laurent 2010).

---

<sup>16</sup> Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*. Editions La Découverte Paris 2016. p.124.

<sup>17</sup> 2002-2006, j'ai travaillé comme responsable du Service d'Ecoute et d'Accompagnement des Femmes Traumatisées (SEAFET) au sein du Centre Olame, Archidiocèse de Bukavu, au Sud-Kivu en RDC, avant de m'ouvrir à une approche plus englobante des personnes placées dans leur contexte de vie, leurs communautés, avec les Organisations Women-For Women International (2007-2008) et Action d'Espoir (2008-2016)

## PREMIERE PARTIE - PARCE QU'ILS SONT DIFFÉRENTS : LA GENÈSE D'UN FOURVOIEMENT

« Les progrès de la raison sont lents.  
Les racines des préjugés sont profondes »

Françoise Héritier, *Masculin et Féminin I.*  
*La pensée de la différence*, Ed. Odile Jacob, p. 9 et 10

« Le corps humain, écrit Françoise Héritier, lieu d'observation de constantes (...), présente un trait remarquable, et certainement scandaleux, qui est la différence sexuée et le rôle différent des sexes dans la reproduction. » (1996, p. 19-20). Cette différence anatomique et fonctionnelle ne dit rien de la primauté de l'un par rapport à l'autre. Mais le fait qu'au cours de l'histoire de l'humanité, dans des cultures et à des époques diverses, le constat de ces différences physiques, biologiques, ait fait basculer progressivement vers l'affirmation d'une supériorité de l'un par rapport à l'autre, nous interroge sur les dynamiques qui ont présidé à ce « glissement ». Le masculin s'attribuant une suprématie par rapport au féminin. Il existe une subtilité dans l'opposition des différences, et cela n'est pas sans conduire à des dérives. Il est frappant de constater le rapprochement de ce qui est dit des différences homme-femme et de la hiérarchisation qui s'ensuit avec d'autres catégories d'oppositions, noirs-blancs par ex, pur-impur, sacré-profane, etc. et qui ont servi de justification de certaines discriminations. Umberto Eco va jusqu'à parler de « racisme sexuel » (2014, p. 26)<sup>18</sup>.

Sur un autre ton, Ilana Löwy (2003) montre que la pensée de la différence se fonde sur des distinctions aisément perceptibles dans l'humanité mais qui en elles-mêmes n'ont rien qui détermine une hiérarchisation. Le pastiche suivant illustre de manière éloquente une de ces oppositions :

« Blancs et Noirs sont différents d'une différence qui est apparue irréductible dès les longues aubes de l'humanité pensante, qui nomme et qui classe. Cette différence était directement perçue par les sens. Les Blancs et les Noirs ne sont pas faits de la même manière. Les différences entre ces groupes, dues aux gènes et aux enzymes qui produisent des traits physiques différents, influencent la couleur de la peau, la pilosité, la transpiration, la texture des cheveux, la forme corporelle..., n'étaient connues que par leurs effets, de même qu'en Occident on ignorait, jusqu'au

---

<sup>18</sup> Et voici le passage dans son contexte : « Parmi les êtres atteints de laideur à cause de leur position sociale, on trouve évidemment le délinquant et la prostituée. Mais avec la prostituée, nous entrons dans un autre univers, celui de l'inimitié ou du racisme sexuel. Pour le mal qui gouverne et écrit, ou gouverne en écrivant, la femme est représentée comme l'ennemi. »

vingtième siècle, les mécanismes biochimiques qui sont à l'origine de différences physiques aisément perceptibles.

« Ce sont les différences irréductibles, simples qui nous servent à penser parce qu'elles sont à l'origine d'un système de classification tout aussi primordial, concomitant à l'observation en ce qu'il oppose l'identique au différent, le même à l'autre. Nos catégories binaires qui opposent de manière radicale des notions, quantités, valeurs, elles aussi apparemment absolues (ce qui est chaud n'est pas froid, l'unique ne peut être multiple, etc.) découlent de cette expérience fondamentale »<sup>19</sup>

Et l'original (Héritier 2002 p 33-34) :

« Homme et femme sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès les longues aubes de l'humanité pensante, qui nomme et qui classe. Cette différence était directement perçue par les sens, qu'elle soit anatomique ou physiologique. L'un et l'autre sexe n'étaient pas faits de la même manière et sécrétaient des humeurs différentes, sans compter que les femmes perdaient régulièrement leur sang, sans pouvoir l'empêcher. Les différences dues au jeu hormonal qui produit les caractères sexuels que nous appelons « secondaires », influant sur l'agressivité, le timbre de la voix, la pilosité, la taille, le poids, la forme corporelle..., n'étaient connus que par les effets perceptibles de ce jeu, de même qu'on ignorait, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en Occident, la production des gonades, ovules et spermatozoïdes. Quant au caractère différenciateur le plus fondamental, le sexe génétique, chromosomique qui gouverne tous les autres, il ne pouvait être soupçonné.

« Ce sont les différences irréductibles simples qui nous servent à penser parce qu'elles sont à l'origine d'un système de classification tout aussi primordial, concomitant à l'observation en ce qu'il oppose l'identique au différent, le même à l'autre. nos catégories binaires qui opposent de manière radicale des notions, quantités, valeurs, elles aussi apparemment absolues (ce qui est chaud n'est pas froid, l'unique ne peut être multiple, etc.) découlent de cette expérience fondamentale »

Dès l'ouverture de cette partie, nous voici en face d'un exemple qui serait fait comme copier-coller de nos modes de penser en catégorisant et en opposant. Qu'il s'agisse de la hiérarchisation successive dont la réception a fini par placer en termes d'infériorité la femme vis-à-vis de l'homme ou le Noir vis-à-vis du blanc, il s'agit là de pures manipulations qui traduisent un fourvoiement et un abus.

Je m'attèlerai, dans cette première partie, à repérer dans l'histoire et les cultures quelques supports des « systèmes idéologiques » (Héritier 1996, p.20) qui ont servi à renforcer la pensée de la différence (chapitre 1) jusqu'à asseoir une opposition entre les deux, l'homme et la femme. Je ferai ressortir un certain type de rapports qui parfois se sont traduits en violence comme

---

<sup>19</sup> Ilana Löwy, « *La valence différentielle des sexes a une histoire* ». op. cit. p. 211.

conséquence de cette opposition, en utilisant quelques symboles liés au sexe (ch. 2). J'aborderai ensuite l'idée des « secrets » qui résultent des rapports de sujétion et la douleur qu'ils inhibent (ch.3), mais aussi de l'ambivalence de ceux-ci : en effet, la relation entre l'homme et la femme est de celles qui renferment un certain paradoxe jouant parfois entre intimité et distance. Il faut cependant, dès à présent, noter qu'on ne saurait réduire la souffrance et la douleur dans ce rapport, au couple victime-bourreau. Il y faut bien plus.

## Chapitre 1er : Homme – Femme. Qui sont-ils ?

« Car les représentations ont la vie dure, et de plus, elles fonctionnent dans nos pensées sans que nous ayons besoin de les convoquer et d’y réfléchir »

Héritier F. *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie.*  
Odile Jacob 2002 p. 14.

Que les femmes et les hommes soient différents, cela saute aux yeux, dirait-on tout naturellement, rien que par une simple observation. Si dans un passé non lointain on pouvait dire ceci avec assurance, il se fait qu’aujourd’hui, rien n’est moins sûr que la notion même de l’« identité sexuelle ». Autant dire qu’il y a une certaine confusion qui s’insinue aujourd’hui entre le masculin et le féminin ; mieux, entre le genre et le sexe qui expriment l’un et l’autre. « Ce qui différencie l’homme et la femme, écrit Nicole-Claude Mathieu (2007)<sup>20</sup> a trait à la fonction reproductrice et aux aspects physiques et physiologiques primaires et secondaires qui lui sont liés, comme chez la plupart des animaux. En dehors de ces différences de base, dont une partie s’impose à la vue, rien n’est naturel chez l’être humain - et même ces données de sexe et de sexualité reproductrice peuvent être transformées et manipulées »<sup>21</sup>. En face d’un terrain si peu sûr certains anthropologues ont préféré partir de la notion de « l’humain » (G. Devereux 1980)<sup>22</sup> avant toute distinction, arguant que ces différences dépendraient de l’éducation, et que déjà donc la construction des identités sexuelles n’est pas tout à fait naturelle puisqu’elle s’appuie sur des représentations culturelles, et que le genre humain n’est pas non plus entièrement naturel puisqu’il varie en fonction d’une cosmologie à l’autre. (ex. M. Mead

---

<sup>20</sup> Nicole-Claude Mathieu (nov 1937-mars 2014) fut une pionnière du féminisme matérialiste, « un courant féministe d’inspiration marxienne qui s’élève contre la doxa communiste des années 1970 en France, selon laquelle la disparition du capitalisme et de la domination de classe entraînerait automatiquement la disparition de la domination de sexe. Or, pour les féministes matérialistes, le patriarcat n’est en rien un produit du seul capitalisme, même si ce dernier peut en accentuer les effets délétères : la domination patriarcale des femmes traverse toutes les classes et existe aussi dans les sociétés sans classe. Il convient donc de combattre simultanément patriarcat et capitalisme. Par ailleurs, ce féminisme affirme qu’il existe, non pas une différence ontologique, mais une simple différenciation des sexes du fait de l’idéologie et des pratiques. En quoi il s’oppose au féminisme différencialiste ou essentialiste. Tout le travail de Nicole-Claude Mathieu a consisté à déconstruire les idéologies qui sous-tendent ou justifient l’« oppression des femmes » – expression qu’elle préférerait à celle de « domination masculine », qui, estimait-elle, fait la part trop belle aux dominants. » Cfr. l’article lui consacré par Marie Elisabeth Handmann de l’Ecole des hautes études en sciences sociales, Laboratoire d’anthropologie sociale, à Paris. Handman, M. (2015). Nicole-Claude Mathieu (1937-2014). *L’Homme*, 213,(1), 19-32. <http://www.cairn.info/revue-l-homme-2015-1-page-19.htm>.

<sup>21</sup> Nicole-Claude Mathieu, « *Féminin – féminin et masculin* », in Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, 2007.

<sup>22</sup> Georges Devereux, *De l’angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris, Flammarion, 1980

1963)<sup>23</sup>. Jean-Marie Schaeffer émet l'idée selon laquelle l'homme serait doté d'une propriété émergente ontologique « en vertu de laquelle il transcenderait à la fois la réalité des autres formes de vie et sa propre « naturalité » (2007)<sup>24</sup>. La conséquence est que pour s'identifier comme de l'un ou l'autre genre, il faut le « sentir » (Chiland C.1999)<sup>25</sup>. L'identité sexuelle se définit dès lors selon des normes sociales qui s'appliquent aux masculinités ou aux féminités. Elle est une construction sociale. Héritier (1996), Nicole-Claude Mathieu (2007)<sup>26</sup> en parlent largement. Cet état des choses traduit à l'intime même de l'« être » homme ou femme, un conflit, ou mieux une « crise »<sup>27</sup>, et cela n'est pas sans conséquences sur les relations intra et interpersonnelles. « Ce ne sont pas les femmes qui seraient à plaindre, écrit Ilana Löwy, mais les hommes, déstabilisés par des changements récents de statut des femmes, incapables de trouver des repères stables, ils seraient victimes d'une crise profonde d'identité. » (p. 214)<sup>28</sup> Tout en nuanciant cette affirmation, car de nouveaux « bastions » s'érigent (cfr Héritier 1996, p. 301), il nous suffirait d'évoquer ici les fragilités qui se dévoilent à l'ère de la « libération sexuelle » (J. Marquet 2004)<sup>29</sup>, où l'autonomie individuelle semble entrer directement en concurrence avec le bonheur conjugal. « L'autonomie personnelle prime sur les liens de dépendance tant vis-à-vis des institutions que des personnes, et même du partenaire ou des enfants » (Marquet 2001)<sup>30</sup>.

Il convient donc, en projetant le regard sur l'homme et la femme, comme je l'annonçais en titre, de préciser mon point d'observation. Pour ce qui est de la démarche, à savoir, de chercher à repérer dans l'histoire et les cultures ce qui a servi de support aux systèmes

---

<sup>23</sup> Dans un ouvrage « *Mœurs et sexualité en Océanie* » qui regroupe deux textes écrits par l'anthropologue Margaret Mead : *Adolescence à Samoa* (1928) et *Trois sociétés primitives de Nouvelle-Guinée* (1935), publiés en France dans le même volume en 1963, elle remet en cause les évidences acquises sur les rôles de chacun dans la société. Elle a observé 3 sociétés différentes sur son terrain, et remarque des différences notoires dans les comportements des hommes, des femmes, qu'ils soient jeunes ou adultes. Elle peut donc conclure que les spécificités sont culturelles, et ouvrent à l'existence d'une infinité des possibles.

Mead (Margaret). – *Coming of age in Samoa* [1928], trad. fr. *Adolescence à Samoa*, dans Mead (M.), *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963, p. 293-503.

<sup>24</sup> Jean-Marie Schaeffer, *La fin de l'exception humaine*, Gallimard, 2007, p. 14

<sup>25</sup> Chiland Colette (1999) : *Le sexe mène le monde*. Calmann-Lévy, Paris.

<sup>26</sup> Nicole-Claude Mathieu, « Féminin – féminin et masculin », op. cit.

<sup>27</sup> Le mot « Crise » ici est considéré dans son double sens à la fois de « douleur » et d'« opportunité », une étape dans un processus de croissance, d'évolution.

<sup>28</sup> Ilana Löwy, op.cit. p. 214

<sup>29</sup> Marquet J. (2004), « *Sexualité consentie, fidélité et performance* », in Marquet J. (dir.), Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires, Louvain-la-Neuve, Academia. Ces fragilités sont décrites comme des défis du toujours plus, une « pression à la performance ».

<sup>30</sup> Marquet, j. « *Evolution et déterminants des modèles familiaux : qu'est-ce qui a changé et pourquoi ?* » et « *Les défis de la famille contemporaine*. » Communications faites le cadre des Journées d'étude de l'A.C.R.F. (Wépion, 10 et 11 septembre 2001).

idéologiques (Héritier 1996, 20) jusqu'à renforcer la pensée de la différence et même à asseoir une opposition entre les deux, l'homme et la femme, il nous faut remonter au fondement même de cette différence, un fondement constitué, selon Françoise Héritier, à partir de l'observation. « L'observation de la différence des sexes » est au coeur « de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique. » Pour Françoise Héritier, les distinctions partent du temps de « l'émergence de la pensée », à partir de « ce qui leur était donné à observer de plus proche : le corps et le milieu dans lequel il est plongé » (Héritier, 1996, p.19). Il se fait cependant, que cette différence n'est pas seulement marquée dans les corps mais aussi dans les rôles mêmes que remplissent dans la reproduction, les porteurs des sexes masculin ou féminin.

Pour analyser les rapports sociaux des sexes, Pierre Bourdieu utilise la notion de l'« habitus », qui pour lui est « sexué et sexuant »<sup>31</sup>. Par un travail permanent, le monde social construit le corps. Dans sa réalité biologique, le corps est pris « à la fois comme réalité sexuée et comme dépositaire des catégories de perception et d'appréciation sexuantes. » (Bourdieu 1990, p.11).

Il serait significatif de partir du corps pour illustrer le processus qui, me semble-t-il, a conduit à « l'abus »<sup>32</sup>, dans le constat de ces simples différences biologiques. Ce *corps*, en tant

---

<sup>31</sup> Beate Kraus, « Autour du livre de Pierre Bourdieu La domination masculine », *Travail, genre et sociétés* 1999/1 (N° 1), p. 214-221.  
DOI 10.3917/tgs.001.0214

<sup>32</sup> Dans une réflexion précédente, je retraçais le parcours de prise de conscience par la femme de l'« injustice » subie de la part de la société. Je distinguais 3 phases à partir des mouvements féministes dans la prise de conscience qui suppose un processus de croissance : Pour justifier ces 3 phases, je m'inspirais surtout de M. T. Porcile Santiso, *La donna, La donna, spazio di salvezza. Missione della donna nella Chiesa, una prospettiva antropologica*. EDB, 1993. Elle s'inspirait elle-même de l'oeuvre « *Théologie féministe de la libération* » de Letty Russel, Théologienne Féministe américaine.

**« La première phase part de l'expérience quotidienne des « abus » dans la vie sociale :** la femme prend conscience de ses potentialités humaines et dans le même temps, des difficultés à pouvoir les vivre pleinement au niveau des structures sociales. Cette première étape de la prise de conscience se traduit par l'agressivité : la femme découvre qu'on s'est moqué d'elle et qu'on a abusé de pouvoir à son égard. Et dans le vocabulaire du moment, résonnent des termes comme « égalité », « pouvoir » « droit ». La femme se manifeste, s'organise : elle fournit beaucoup d'efforts et dépense beaucoup d'énergies à démontrer qu'elle est vraiment « capable »; et pour ça, elle devient parfois compétitive et agressive. Le modèle sociologique qu'elle imite, plus ou moins consciemment est celui de l'homme; elle sent qu'elle **doit prouver** dans ce **monde masculin qu'elle est capable**, elle aussi, de faire » Et quel est le résultat ? « D'une part, elles reçoivent en quantités leurs justes droits sociaux et juridiques; d'autre part il leur est réservé dans le monde une somme de travail jusqu'à la nausée. Mais quel monde ? Certes, celui des hommes. » P. Daco, *Le donne*, (= Piccole Enciclopedia), Assisi, Cittadella Editrice, 1975, 14.

**Dans la 2e phase, la femme comprend que l'oppression dont elle est victime est déterminée par la discrimination sexuelle** (comme d'autres formes d'oppression : discrimination de races, de classes...) et comprend que la mission d'intégration doit se passer à travers la valorisation de la femme dans sa *différence sexuelle*, affirmant sa sexualité. Alors que dans la 1ère phase l'objectif était d'atteindre la parité, l'égalité avec l'homme, ici elle cherche une identité autonome. Dans cette phase, la tendance est celle de l'« affirmation d'une identité propre et non subordonnée à celle masculine », mais plutôt, une « modification profonde de la société qui devrait être imprégnée de nouvelles valeurs, propres des mouvements féministes » La 2e phase se qualifierait comme un

que premier donné où les différences s'offrent à l'observation à partir de la morphologie même de l'homme et de la femme ; mais corps doté d'un *esprit*, source de l'inspiration qui oriente les pensées et les actions. La notion d'esprit en l'homme a lui aussi donné lieu à des perceptions différentielles s'agissant de l'homme ou de la femme<sup>33</sup>. La personne humaine s'exprime à travers son corps dans un *espace social*. Il existe des interconnexions entre le corps animé d'un esprit (*pneuma*) et l'environnement. Nous pouvons y voir comme une articulation entre plusieurs dimensions du corps. Plusieurs penseurs y ont décelé des subtilités que je me limiterai juste à indiquer sans entrer en profondeur, puisque ce n'est pas ici l'objectif, mais qui en disent long sur la complexité de la notion de « corps ».

## Le corps humain

Sur le corps, on peut tenir divers discours, selon le point d'observation qu'on adopte. Le corps est vu comme chair, matière, prison qui empêche l'esprit de s'exprimer (les philosophes dans la Grèce antique). Il symbolise la faiblesse, la fragilité, le caractère provisoire, transitoire, donnant ainsi lieu à la dualité corps-esprit ; les religions adoptent aussi cette vision dualiste corps-esprit pour marquer en quelque sorte une opposition entre le « matériel » et l'« immatériel », entre le « fini » et l'« infini » ; la notion même du 'péché' est rattachée à la « faiblesse » de la chair. Il est question aussi de « péché de la chair » pour parler de la fornication. De toute manière, le corps vu comme une masse de viande/chair ou comme partie (sexe), n'en restitue pas le sens.

Jocelyn Benoist<sup>34</sup>, dans le domaine philosophique, discute des catégories corps-objet / corps-sujet, et argumente :

---

moment de « conscience critique ». La femme va au-delà de la sphère purement personnelle et se rend compte de la transcendance de l'être individuel d'une part, et de l'autre, elle réalise que l'histoire a été écrite, décidée et interprétée avec une mentalité unilatéralement masculine. » Zincone G., *Emancipazione femminile*, in *Enciclopedia delle Scienze Sociali*, Roma, Marchesi Grafiche Editoriali, 1993, vol. III, 539-551. p540

**La 3e phase suppose la transformation de cette conscience individuelle en « conscience historique et sociale »**, quand la femme découvre en effet que la situation de subordination intéresse toute la société qui, par cette marginalisation de la femme perd la part précieuse d'une contribution de la femme, à laquelle elle a droit, pourtant. cfr. M. T. Porcile Santiso, *La donna spazio*, 34.

Tiré de ma 'Tesi di Magistero in scienze religiose' : Nzonga Cikuru, « *Dignità e vocazione della donna nell'insegnamento di Giovanni Paolo II (1978-2001) Con particolare riferimento alla situazione de la donna in Congo* » - Tesi di Magistero in Scienze Religiose Milano, 2001 (P. 29-33) La traduction française est mienne.

<sup>33</sup> « Anthropologiquement, et plus généralement, on trouve des situations telles qu'il relève de l'impensable que les femmes puissent être consultées sur la place publique, puissent représenter leur lignage comme les hommes ; elles ne sont, « philosophiquement » dirai-je, pas considérées comme des individus » (Héritier 1996, p. 293-294)

<sup>34</sup> Jocelyn Benoist *Corps objet/corps sujet* pp 244-248 - In Dictionnaire du corps, 2007, Michela Marzano, Dir. PUF

« ...ce corps qu'on appelle « le corps », loin d'être simple objet d'action ou de contemplation, se voit co-impliqué dans l'action et la contemplation elle-même, comme détermination de ce qui agit ou contemple. Le fait est, d'abord, que contrairement aux autres corps du monde, mon corps semble adhérer à moi au point que je ne peux m'en retirer. Je suis « dans » mon corps. » (2007)

A partir de cette réflexion de philosophe, il nous apparaît déjà que si le corps humain est regardé comme sujet et même objet, c'est qu'il est doté d'une conscience et d'une capacité telles à le mettre sur la scène des interactions avec d'autres semblables. Le corps humain n'est donc pas simple matière.

Avec le dernier Merleau Ponty (*Le visible et l'invisible*)<sup>35</sup>, nous sommes lancés sur la voie de « l'ontologie de la chair ». Le corps est vu comme un « facteur commun » et « la mesure même de l'être »<sup>36</sup> qui porte à la formule du « *corps propre* », où sont réconciliés le sujet et l'objet, « parce que ne peut être sujet en ce sens qu'un être qui est déjà dehors, qui appartient au jeu du monde et y interagit sous forme de corps. »<sup>37</sup>

Ces sophistications des philosophes ne nous font pas beaucoup évoluer ! Retenons toutefois que le corps matériel qui se donne à voir a été appréhendé, tantôt comme matière passive qui se laisse agir au gré des volontés extérieures à lui, tantôt comme participant, interagissant en tant que sujet avec d'autres corps partageant son environnement. Ceci nous éclaire déjà en plaçant un lien inévitable entre corps et corps et entre corps et environnement. Cela dit, nous n'avons toujours pas cerné l'essentiel du corps, quant à ce qui regarde notre sujet, à savoir la pensée de la différence homme-femme dans le corps !

A partir de ce que l'histoire nous a consigné sur la façon dont le corps a été traité, nous n'y retrouvons ni la notion d'universalité ni celle de sujet égal pour tous. Nous situant dans l'histoire récente du « Mal » incarné par la Shoah, ces corps 'pièces', ou simples 'cargaisons' dans les camps de concentration<sup>38</sup> ne font pas honneur à l'humanité. Les dérives sur le corps se retrouvent dans tous les sens. A côté de l'avilissement, du mépris du corps, on trouve aussi son

---

<sup>35</sup> Cité par Jocelyn Benoist, op.cit.

<sup>36</sup> Op cit. p 247.

<sup>37</sup> op cit. p. 248

<sup>38</sup> « La catastrophe du génocide des Juifs pendant le nazisme continue à nous hanter, non seulement à cause des millions de morts (...) mais aussi en raison de la capacité du « phénomène concentrationnaire » de désintégrer l'humain. » Bettelheim 1979, 109 Cité par Michela Marzano, *Corps concentrationnaire*. P 218-220. In Dictionnaire du Corps, PUF, 2007. p 218

exaltation outrée. Mais que ce soit dans une direction ou dans l'autre, nous pensons que c'est la dignité qui est niée à l'humain, en tant que tel.

Pierre-Joseph Laurent (2010) parle de « corps de classe », ces nouveaux lieux de consommation investis par l'industrie de la beauté au Brésil, de « corps de l'ascension sociale », ce corps « capital », un fonds d'investissement disponible pour la jeunesse au Burkina Faso, tout en soulignant le caractère éphémère et fragile de ces capitaux.<sup>39</sup> Joseph Tonda, pour sa part, développe longuement la notion de « consommation/consumation du corps sexe », jouant sur l'idée de la « manducation » (du manger) dans l'imaginaire des « cultures-sociétés antécapitalistes et antéchrétiennes d'Afrique centrale »<sup>40</sup>.

Retenons pour l'instant que ce qui est en jeu ici, c'est surtout la capacité de séduction et de consommation sexuelle de la part de ceux qui recourent à un certain usage du corps, une sorte d'affirmation d'une existence sociale et un moyen d'accès à la rente non autrement possible, dans une société où les biens sont confisqués par un petit nombre, et en l'absence d'un Etat-tiers régulateur (P-J Laurent), « une manière de créer un système alternatif de profit, de pouvoir » (Acker et Vlassenroot 2001)<sup>41</sup> et de reconnaissance sociale.

Le corps humain, il est vrai, nous le pensons comme corps masculin ou féminin, ce qui ne dit pas la même chose si le discours vise le « corps de femme ou d'homme » (Nicole-Claude Mathieu 2007). Jusqu'ici nous en avons parlé comme d'une entité générique, pour homme et pour femme mais qu'en disent-ils, eux-mêmes ?

Il est frappant de noter que dans plusieurs langues, au Congo, par une tournure linguistique, le mot « corps » est employé pour désigner le sexe, masculin ou féminin. La même chose est constatée ailleurs en Afrique, à en croire Joseph Tonda<sup>42</sup>, qui conclut en disant : « Ce qui fait penser que l'intégralité de la personne - son intégrité physique, comme on dit - est récapitulée par la notion de sexe, comme le prouve le fait que l'on dit d'une personne impuissante sexuellement que "son corps des hommes est mort" » Le corps, en effet, est la première « chose » qui se donne à voir pour l'homme et pour la femme, à l'instar des autres corps existant, mais dans la singularité de l'humain. « Il s'agit d'une propriété *égologique* qui

---

<sup>39</sup> Pierre-Joseph Laurent, *Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté*. Academia 2010 P. 419-420

<sup>40</sup> Joseph Tonda, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique Centrale (Congo, Gabon)*. Editions Karthala 2005 : p. 197-215

<sup>41</sup> Franck van Acker et al., « Les « Mai-Mai » et les fonctions de la violence milicienne dans l'est du Congo », *Politique africaine* 2001/4 (N°84), p 103-116

<sup>42</sup> Joseph Tonda, Op cit p. 208

est celle dans laquelle se marque l'appartenance de la sphère de l'apparaître à un égo. « C'est la propriété de la *conscience*, comme instance appropriante (instance d'auto-attribution), qui se réfléchit dans le « contenu » même de la conscience, dans celle du « corps propre » » (Benoist 2007)<sup>43</sup>

Les différences physiques observées ont été instrumentalisées jusque dans la perception même de soi et de l'autre, au point d'installer des rapports hiérarchiques entre les deux.

« L'inégalité n'est pas un effet de la nature, écrit F. Héritier. Elle a été mise en place par la symbolisation dès les temps originaux de l'espèce humaine à partir de l'observation et de l'interprétation des faits biologiques notables. Cette symbolisation est fondatrice de l'ordre social et des clivages mentaux qui sont toujours présents... Car les représentations ont la vie dure, et de plus, elles fonctionnent dans nos pensées sans que nous ayons besoin de les convoquer et d'y réfléchir. » (Héritier 2002. p 14)

Une certaine réflexion d'un point de vue féministe tend à attribuer la notion de suprématie masculine au fait « que la majeure partie des études anthropologiques a été menée par des hommes » et que même lorsqu'elles seraient menées par des femmes, étant donné que celles-ci « participent nécessairement de l'idéologie dominante de leur propre société, qui valorise la masculinité », probablement, le résultat serait le même. Françoise Héritier invoque l'existence d'« une forte probabilité statistique de l'universalité de la suprématie masculine » qui résulterait de « l'examen de la littérature anthropologique sur la question » (1996 - p 208).

Cette suprématie est racontée différemment par des mythes issus de différentes sociétés. Plusieurs invoquent une inversion de rôles dans le temps, un passage du « commandement » des femmes à celui des hommes, dont à la base, un incident pour la plupart, qui marque une transgression. En Afrique de l'Ouest, des mythes posent à l'origine, une séparation spatiale des sexes, avec une gestion sociale séparée. Ni patriarcat ni matriarcat primitifs donc. L'infraction à la règle est commise par les hommes qui rejoignent les femmes, puis sont surpris, mais leur dieu s'incline devant les faits, non sans inconvénient, cependant : il faut faire désormais avec les deux sexes dans un même espace. Ceci n'est qu'un langage idéologique, bien sûr, et non réaliste, une représentation archaïsante et mystique des origines (cfr Héritier 1996. p. 212). « Le mythe ne parle pas de l'histoire : il véhicule un message. Sa fonction est de légitimer l'ordre social existant. » (p 218)

---

<sup>43</sup> Jocelyn Benoist *Corps propre*. p. 252-254 - In Dictionnaire du corps, 2007

Mais comment expliquer cette propension quasi universelle à considérer l'homme comme étant supérieur à la femme ? Y aurait-il quelque explication dans la « nature » de l'homme pour justifier la domination et dans celle de la femme à se laisser dominer ? Ces questions vont soutenir notre réflexion sur la perception de la hiérarchie dans les rapports homme-femme et tenter une déconstruction de ce qui ne serait qu'une expression de « perversion » dans les rapports humains. Mais comment expliquer cette propension quasi universelle à considérer l'homme comme étant supérieur à la femme ? Y aurait-il quelque explication dans la « nature » de l'homme pour justifier la domination et dans celle de la femme à se laisser dominer ? Ces questions vont soutenir notre réflexion sur la perception de la hiérarchie dans les rapports homme-femme et tenter une déconstruction de ce qui ne serait qu'une expression de « perversion » dans les rapports humains.

### Les femmes perdent du sang

Le sang est considéré comme ce qui fait que l'organisme soit en vie. Quand il est dans le corps, il le maintient chaud et en vie ; quand il en sort, se répand, se perd (comme par exemple un accident qui provoquerait un long saignement), la vie s'arrête aussi. Nous tenons de la tradition judéo-chrétienne (la Bible), et de nombreuses cultures traditionnelles africaines (du moins celles dont je peux rendre compte)<sup>44</sup>, des interdits liés au sang, et au sang des femmes en particulier. Les prescriptions du Lévitique interdisent des rapports sexuels avec une femme « souillée par ses règles » (ch 18, v.19), et l'homme qui passerait outre cette interdiction, se voit lui même frappé d'exclusion : « il a mis à nu la source de son sang (le sang de la femme) » (ch 20,v.18). L'impureté liée « aux pertes de sang » de la femme est grande :

« Lorsqu'une femme a un écoulement de sang et que du sang s'écoule de son corps, elle restera pendant sept jours dans la souillure de ses règles. Qui la touchera sera impur jusqu'au soir. Toute couche sur laquelle elle s'étendra ainsi souillée sera impure; tout

---

<sup>44</sup> Il existe plusieurs interdits en Afrique dans la société traditionnelle, liés à la femme ou la jeune fille qui a ses menstruations ou à l'accouchée. Il est interdit à la femme qui se trouve dans un de ces états, d'accéder à certains lieux comme la hutte des vaches, quand on les traite, ou même d'en consommer le lait, de toucher certains outils réservés au travail des hommes (par exemple à la forge), etc. Dans une monographie sur le métier des forgerons, *Techniques, rituels et organisation sociale des forgerons shi. Sud Kivu, RDC*, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren 2015, Daniel Arnoldussen écrit : « Il est rigoureusement interdit aux femmes de s'approcher du fourneau. C'est pour faire respecter cette interdiction que les forgerons ont soigneusement délimité le lieu de la réduction à l'aide d'une corde lors de la seconde reconstitution de réduction organisée dans le royaume de Kaziba. Les mêmes forgerons ont toutefois affirmé qu'une fille qui n'a pas encore eu ses premières règles peut sans dommage côtoyer le fourneau, suggérant ainsi que l'interdit pèse sur les menstruations de la femme et non sur la femme elle-même. » p 38

« Aucune femme n'avait le droit d'approcher du fourneau. Cette interdiction frappant toutes les femmes de façon générale avait pour but d'éloigner du fourneau celles qui étaient en cours de menstruation. En effet, le sang des règles aurait empêché l'apparition de la loupe. » p. 68

meuble sur lequel elle s'assiera sera impur. Quiconque touchera son lit devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau, et il sera impur jusqu'au soir. (...)

« Si un homme couche avec elle, la souillure de ses règles l'atteindra. Il sera impur pendant sept jours. Tout lit sur lequel il couchera sera impur. (...)

« Lorsqu'elle sera guérie de son écoulement, elle comptera sept jours, puis elle sera pure. ... Le prêtre fera ainsi sur elle, devant Yahvé, le rite d'expiation de son écoulement qui la rendait impure » (Lévitique ch.15, v 19-30)<sup>45</sup>

Or, les femmes perdent le sang dès l'âge de la puberté jusqu'à la ménopause, et elles restent en vie ! Ce phénomène est, pour le moins, intrigant pour les hommes ! Pour contrecarrer cette situation étrange, l'une des « justifications » des hommes, pour ériger leur supériorité a été celle d'avancer l'argument de faiblesse de la femme, de manque de « maîtrise » de ce qui lui arrive : elle n'est pas en mesure de « commander » ce flux de sang qui de sa part, s'écoule involontairement, tandis que l'homme lui, s'il perd du sang, il y garde un certain contrôle, comme au cas où il se blesserait dans un accident, etc. « Les menstrues comme l'accouchement, écrit Françoise Héritier, sont perçus comme des actes passifs, subis, que la volonté féminine ne peut, sauf exceptions, modifier. » (2002, p 52)<sup>46</sup> Les hommes sont en face d'un mystère : le corps des femmes, dont ils ne comprennent pas ce qui se passe à l'intérieur.

Cette attitude en rapport avec le « sang » des femmes qui fait caractériser ces dernières comme incapables d'agir sur leur corps, de l'empêcher de perdre du sang, et qui fait glisser vers une perception d'infériorité, nous le voyons, naît de l'observation de différence et de la curiosité que renferme un mystère. L'infériorité n'y a aucune justification.

## Les hommes ont peur des femmes ?

La peur. Elle est difficile à définir, sinon en la saisissant dans ses manifestations, et les réactions qu'elle produit chez ceux qu'elle investit. « Il s'agit d'une passion primitive... qui n'a pas besoin d'être définie ». Elle est « une façon de se tenir face au monde ». « La peur, en un certain sens, sauvegarde la singularité des êtres humains, tout en préservant leur pluralité »<sup>47</sup>. Ces quelques facettes de la peur dévoilées ici nous placent quelque part, dans les sentiments d'un homme en face de 'la' femme et dont le « mystère » lui échappe : un corps humain qui en contient un autre pendant neuf mois et n'éclate pas ? Un corps qui perd du sang (la vie) chaque

---

<sup>45</sup> La Bible de Jérusalem. Editions du Cerf 1998.

<sup>46</sup> Sur la modification du cours des menstrues, l'auteure fait allusion aux femmes qui recherchent l'immortalité taoïste et qui doivent, par le jeûne, parvenir à tarir leurs règles. Despeux Catherine, *Immortelles de la chine ancienne. Taoïsme et alchimie féminine*. Paris Pardès. 1990 Elle souligne que c'est le même procédé pour les anorexiques « saintes ou profanes ».

<sup>47</sup> Beatrice Magni, *La peur*. In Dictionnaire du Corps. 2007, p 705-708.

mois et pendant plusieurs jours et reste vivant ? Un corps qui « produit » du lait et nourrit un autre, etc. Toutes ces constatations sont troublantes : la femme constituerait pour l'homme un « danger » qu'il convient de maîtriser, sans dire qu'elle se trouve par le même fait, en danger, à cause des « mystères » que son corps recèle et qui déchaînent des comportements bizarres de la part de certains hommes. Nombreux sont, par exemple, des témoignages de viols où les victimes le sont, seulement pour le fait que leur corps serait tenu pour être un « remède contre le sida ». Sont « privilégiées » dans cette recherche funeste de démonstration, les très jeunes enfants de sexe féminin, et les très vieilles qui n'ont plus depuis longtemps d'activité sexuelle. J'évoquerai ici deux exemples de récits recueillis des personnes avec qui j'ai eu à m'entretenir, après leur expérience du viol subi. Le passage est pris de notes personnelles recueillies dans un dossier « La femme en question ». J'écrivais :

« A Bukavu, lors de l'attaque de Nkundabatware et Mutebusi<sup>48</sup> en mai-juin 2004, il s'est passé même des viols de bébés de quelques mois seulement ! Il se racontait une croyance selon laquelle les victimes très jeunes, les fillettes notamment, incarneraient pour les violeurs atteints déjà du virus du sida, la chance de s'immuniser.

« Les vieilles femmes aussi, surtout si veuves depuis longtemps, étaient porteuses des mêmes espoirs magiques. Une vieille maman m'a raconté en pleurant : « ça fait plus de 30 ans, depuis la mort de mon mari, que je n'ai pas connu un homme. Quand ce chien<sup>49</sup> a voulu me prendre, je l'ai supplié de considérer au moins mon âge avancé, il m'a dit en ricanant que cela était, au contraire, ce qui allait très bien pour lui. A mon âge, comment raconter ce qui m'est arrivé ? »

« Le rapport sur une enquête menée au nord et sud Kivu par l'Organisation internationale de défense des droits humains, Human Rights Watch, publié en 2002 avait déjà bien relevé ces tendances :

« Certains violeurs s'en prennent aux jeunes et aux très jeunes, trahissant l'obligation habituellement reconnue à l'adulte de protéger l'enfant. Il est possible qu'ils aient cherché à éviter le risque du VIH/SIDA en violant celles qui n'avaient pas encore eu de partenaires sexuels. Certains Congolais interrogés ont aussi affirmé qu'une croyance

---

<sup>48</sup> Laurent Nkunda et Jules Mutebusi, sont des officiers de l'armée, appartenant au mouvement RCD (Rassemblement Congolais pour la Démocratie) des sujets d'origine rwandaise. Ils ont été très actifs dans les conflits au Nord et Sud Kivu, et plus particulièrement, en mai 2004 à Bukavu, pour la guerre qui porte leur nom.

<sup>49</sup> Elle désigne ainsi son bourreau en l'appelant chien. Expression très chargée de colère et de mépris pour marquer aussi sa désapprobation quant à ce qu'elle a subi.

existe selon laquelle des relations sexuelles avec un jeune enfant pourraient éliminer le virus<sup>50</sup>. »

## Les femmes font les enfants pour les deux sexes

Plusieurs sociétés ont conçu des mythes en posant comme monde idéal celui où les hommes et les femmes vivaient dans deux sociétés séparées et où chaque sexe aurait été doué de la capacité d'enfanter son identique, et le vivre ensemble avec le privilège d'enfanter pour les deux sexes, laissé aux seules femmes, comme étant la conséquence d'une transgression par les hommes de cette norme qui les obligeaient à la séparation. Toujours d'un même mouvement, prolongeant ce retournement initial, il s'ensuit que pour éviter les aléas d'une féminité livrée à elle-même, la féminité doit être manœuvrée, contrôlée, voire imposée par la part masculine de l'humanité<sup>51</sup>.

Il y a une évidence : les femmes sont douées de cette capacité exorbitante d'enfanter de l'« identique » et du « différent »<sup>52</sup> Nous touchons là au coeur du problème :

« Pour se reproduire à l'identique, l'homme est *obligé de passer par un corps de femme*. Il ne peut le faire par lui-même. C'est cette incapacité qui assoit le destin de l'humanité féminine. (...) Ce n'est pas l'envie du pénis qui entérine l'humiliation féminine mais ce scandale que les femmes font leurs filles alors que les hommes ne peuvent faire leurs fils. Cette injustice et ce mystère sont à l'origine de tout le reste, qui est advenu de façon semblable dans les groupes humains depuis l'origine de l'humanité et que nous appelons la « domination masculine. » (Héritier 2002, p. 23)

Françoise Héritier semble arriver à un point fondamental de son argumentation concernant les raisons qui ont déterminé les hommes à la domination des femmes : c'est pour accéder aux enfants des femmes (que les hommes ne peuvent pas faire par eux-mêmes), qu'ils en seraient venus à se les subordonner. La femme ici vue comme un capital productif, dirions-nous. Serait-ce pour cette raison-même que, lors du mariage (nous sommes en Afrique, à l'Est de la RDC), tous les biens qui accompagnent la femme de la part de sa famille, dans les cérémonies organisés (y compris la nourriture), ne sont jamais évalués, alors que les « officiants<sup>53</sup> » vantent

---

<sup>50</sup> Human Rights Watch, *La Guerre dans la Guerre, Violence sexuelle contre les femmes et les filles dans l'est du Congo*, juin 2002

<sup>51</sup> Étienne-Émile Baulieu, Françoise Héritier, Henri Leridon, *Contraception : contrainte ou liberté ?* Odile Jacob 1999

<sup>52</sup> Cfr Héritier (2002), p. 22-23, mais aussi Mara Viveros Vigoya (2003), In *A plusieurs voix pour dissoudre...* p.216., et Baulieu, E-E, Héritier, F., Leridon, H. (1999), *Contraception : contrainte ou liberté ?* Paris, Odile Jacob.

<sup>53</sup> Ceux qui représentent les coutumes, les traditions et qui président à la célébration de l'alliance entre les deux familles.

ostensiblement l'apport de l'homme (sa famille) en termes de dot<sup>54</sup> ? Encore que cette dot, elle, reste remboursable – elle constitue donc une dette – par la famille de la femme, en cas de rupture d'union, alors que les biens provenant de la femme ne le sont pas. Joseph Tonda parle de « *dette invisibilisée, ignorée* » (Tonda J. 2005 : p. 210). Le remboursement ne concerne que les biens de l'homme. Ceci aussi est injuste !

Françoise Héritier trouve qu'il faut parler de *dépossession initiale*, de la femme « laquelle est en fait une réponse, d'une part, à l'interrogation face au privilège féminin dont il fallait comprendre la nature, et d'autre part à la nécessité pour les hommes d'avoir en leur dépendance, le matériau ou le véhicule nécessaire pour se reproduire à l'identique. » (2002, p 134).

L'hypothèse de Nicole Loraux (1989, p 11)<sup>55</sup> est celle d'une double confiscation par les hommes du féminin des femmes<sup>56</sup> : « les hommes s'approprièrent le féminin, car, au-delà de la force et de la violence, c'est ce qui leur manque pour dominer. Bien plus, le féminin participe à la fabrication de la virilité de l'homme grec. » (Laurent 2010 p. 67). C'est un moyen de pouvoir dans les collectifs humains d'Afrique centrale. Il s'agit du « corps-sexe féminin, objet et enjeu de pouvoir dans les relations matrimoniales et dont la consommation paraît être *compensée* par le versement de la dot » (Tonda J. 2005 : p.209)<sup>57</sup>

Il y a plus. La domination des femmes s'explique aussi par la pensée symbolique, qui place la femme dans la catégorie de « signe ». Pierre-Joseph Laurent, en appelle à la théorie de l'échange de Claude Lévi-Strauss, et montre que l'échange réciproque des femmes par les hommes, et eux seuls, sert à « résoudre l'opposition fondamentale entre moi et autrui ». La femme est à la fois « signe et valeur », à l'intérieur d'une relation d'échange : en effet, « la femme ne pouvait jamais devenir signe et rien que cela, puisque, dans un monde d'hommes, elle est tout de même une personne, et que dans la mesure où on la définit comme signe, on s'oblige à reconnaître en elle un producteur de signes » (Claude Lévi-Strauss 1949, pp. 466-569). Le caractère synthétique de ceci s'explique par « le fait que le transfert consenti d'une valeur d'un individu à un autre change ceux-ci en partenaires et ajoute une qualité nouvelle à la valeur transférée » (Lévi-Strauss 1949. p 98)<sup>58</sup>

---

<sup>54</sup> Dans la langue mashi la dot est même appelée « en'ngulo », c'est à dire littéralement, « la valeur/prix d'achat ».

<sup>55</sup> Cité par P-Joseph Laurent, *Beautés imaginaires*, p 68.

<sup>56</sup> La double confiscation se ferait dans un processus à deux étapes : 1) celle d'abord de l'appropriation de leur âme (esprit) et 2) celle ensuite de leur corps. cfr P-Joseph Laurent, *Beautés imaginaires*, p 68.

<sup>57</sup> Le mot « compensée » est aussi souligné en italique par l'auteur.

<sup>58</sup> Pierre-Joseph Laurent, *Beautés imaginaires*, pp 353-356.

Bourdieu apporte un éclairage important : il fait remonter, encore une fois le rapport de domination à l'habitus, par ses « structures structurées et structurantes » qu'il considère comme des actes de « connaissance et de reconnaissance pratique de la frontière magique qui produit la différence entre les dominants et les dominés » – une relation qui crée une identité sociale, qui semble acceptée, reconnue par les deux parties. (Bourdieu 1990. p. 12)

Récapitulant, disons que dans ce chapitre, nous cherchions à connaître un peu plus qui sont l'homme et la femme, et dans le même temps éclairer certains comportements sociaux traduisant au quotidien une hiérarchisation des deux. Nous avons à ce point, une vision de rapports asymétriques qui se sont installés entre les deux, et qui apparaissent comme une injustice flagrante envers une partie de l'humanité, la femme. Nous avons essayé aussi d'en relever les « motivations » qui semblent s'inscrire plutôt dans une vision « fonctionnaliste » des structures et des sociétés que dans une naturelle infériorité d'un sexe (le féminin) par rapport à l'autre (le masculin). Elle n'en demeure pas moins une injustice, cependant, et qui, en filigrane, nous fait nous interroger sur les « dispositions », s'il y en avait, qui ont fait que ce soit la femme à être subordonnée et pas son partenaire, par exemple.

Dans le 2e chapitre nous allons essayer de voir comment cette différence comme injustice s'est radicalisée jusqu'à se traduire en violence, en utilisant parfois le sexe comme « arme », cette dernière visant non seulement la femme, mais touchant symboliquement tout ce qu'elle peut représenter dans l'humaine société.

## Chapitre 2. La différence : arme et charme ?

La différence homme-femme, telle que nous l'appréhendons après tout ce qui précède, avec sa forme hiérarchisante est aussi une inégalité : inégalité qui charrie également des séparations et des conflits. La « confrontation des sexes », si nous nous permettons l'expression, est présente dans les rapports homme-femme. Leur différence a été parfois instrumentalisée pour servir à l'assujettissement (par exemple dans les opérations des viols par les combattants d'un camp sur les femmes appartenant aux hommes du camp adverse), ou de négociation de paix ou encore de prévention de conflits entre groupes ou individus en rivalité. La différence sexuelle a été aussi utilisée comme un mode de régulation du vivre ensemble, en créant des liens à travers les alliances. (Françoise Héritier 1996, C. L. Strauss). Cette même différence, nous l'avons vue entre autres comme capital pour l'ascension sociale au Burkina Faso, et au Brésil (Laurent, 2010).

La Bible contient de curieux exemples dans ce sens, où la femme est utilisée comme « bouclier » pour l'homme, dans des rapports faits de ruse et de peur.

Dans le Livre de la genèse, par deux fois, Abraham fait passer Sara sa femme pour sa sœur, par peur qu'il ne soit mis à mort par les gens des pays hôtes, à cause de la grande beauté de celle-ci. Une première fois, c'est au cours de son séjour en Egypte suite à un épisode de famine (Genèse 12, 10-20). Pharaon qui avait pris Sara découvre la ruse, à travers les punitions divines, et il chasse Abraham, non sans l'avoir comblé auparavant de cadeaux, au titre de « frère de Sara ». Une deuxième fois, c'est au pays du Négueb qu'il se retrouve, dans l'errance (Genèse 20, 1-18) et là, encore une fois, craignant pour sa vie, il demande à sa femme de se déclarer comme sa sœur, et cette fois, elle est enlevée par ordre du roi Abimélek. Encore une fois, la ruse est démasquée à travers l'intervention divine en songe, mais il est richement indemnisé. Sara aussi. Abraham doit expliquer les raisons de son agissement. Sa défense est que son mensonge n'est pas tout à fait mensonge!

« Je me suis dit : pour sûr, il n'y a aucune crainte de Dieu dans cet endroit, et on va me tuer à cause de ma femme. Et puis, elle est vraiment ma sœur, la fille de mon père mais non la fille de ma mère, et elle est devenue ma femme. Alors, quand Dieu m'a fait errer loin de ma famille, je lui ai dit : Voici la faveur que tu me feras : partout où nous arriverons, dis de moi que je suis ton frère. » (vv. 11-13)

La question que l'on ne peut pas manquer de se poser ici c'est le degré de consentement de Sara à entrer dans le jeu. Serait-elle complice du « trafic » qui se joue sur sa personne ? Serait-elle mue par une abnégation telle qu'elle ne pense même pas un seul instant à sa propre

vie, mais plutôt à celle de son homme ? Il y a aussi la question éthique pour l'homme. Devant le besoin de survie, tous les coups lui sont-ils permis ? Nous nous contenterons pour l'instant de lire dans ce geste un grand courage de la part de la femme dont Sara est une sorte de paradigme. Laissons persister encore le silence sur son consentement dans ce commerce, et nous nous y attellerons dans les prochains développements.

### L'arme : un symbole.

Penser « arme » pour nous c'est évoquer l'idée de conflit, guerre, défense, mais aussi destruction. Il est bien difficile de voir autre chose qu'inimitié et haine là où la relation à « l'autre » s'exprime à travers violence et brutalité. Durant les années que j'ai passées au Service d'écoute et d'accompagnement des femmes traumatisées (SEAFET)<sup>59</sup> j'ai reçu plusieurs centaines des femmes venues pour un appui psychologique, médical et social, après les viols et tortures subis. En tant qu'être humain, j'étais fort bouleversée devant la répétition des schémas presque identiques de viol, mais surtout leur persistance dans le temps, et ce paradoxe qu'ils traduisaient, de plaisir et de satisfaction, de la part de ceux qui les commettaient. Les femmes racontaient comment l'arme était inséparable de leur bourreau pendant le viol. Pour certaines, les bourreaux se sont même servi du bout du fusil qu'ils enfonçaient dans leur vagin, endommageant ainsi gravement tout leur appareil génital. Comment un être de chair peut-il en arriver jusqu'à oublier sa propre corporéité et traiter son semblable comme une chose ?<sup>60</sup> Il faudrait peut-être regarder ces actes en les extrayant d'une perception habituelle, c'est-à-dire, celle qui part de l'idée d'une « subjectivité » en face d'une autre, considérant que l'autre en face de moi est un sujet comme moi, doté d'un corps et capable de douleur de la même manière que moi. C'est là qu'on pourrait alors parler d'une « *alchimie sociale* » à l'oeuvre et qui par un « *retournement du sens moral* » transmuterait le vice en vertu. (Dejours 1998)<sup>61</sup>

La question qui de plus en plus me taraudait était de savoir s'il n'existait pas un symbolisme entre le phallus et l'arme utilisée par le violeur. Je voulais aussi savoir si l'on pouvait développer face à l'horreur que représente la guerre, un type de rapport différent de ce

---

<sup>59</sup> Un service initié au sein du Centre « Olame », dans l'archidiocèse de Bukavu, par moi-même et Sœur Bibiane Cattin, une religieuse missionnaire d'Afrique. J'y suis restée plus de 4 ans : de juin 2002 jusqu'à fin décembre 2006. 'Olame' traduit en langue mashi, un souhait de vie : *Olame nka nyanja* – « Que tu vives comme le lac ». Les anciens, en effets, pensaient que le lac Kivu dont ils contemplaient l'immensité devant eux, était éternel. Il a toujours été là, il est et il sera toujours là. 'Olame' traduit donc un souhait de vie sans fin.

<sup>60</sup> Une réflexion éclairante à ce sujet est faite par Bruno-Marie Duffé, *Homme torturé, mon semblable, mon frère*. In *Cahiers de l'Institut des Droits de l'Homme Lyon*, Droits de l'homme en Afrique, Contributions interdisciplinaires 2001-2004, pp 218-242.

<sup>61</sup> Dejours Christophe (1998). *Souffrance en France*. Paris, Seuil. Cité dans « Introduction », *Cahiers du Genre* 2003/2 (n° 35), p. 5-20. DOI 10.3917/cdge.035.0005

que communément on connaît, c'est à dire de la « sympathie », du plaisir, face à l'ignominie, à l'innommable. En recherchant dans la littérature, des traces d'un type de rapport différent face à la guerre, à la violence, j'ai trouvé incarné dans la personne de Guillaume Apollinaire<sup>62</sup>, ce poète et écrivain français, à la fois un enthousiasme et une passion pour la guerre tels qu'on se croirait avoir affaire à une matière des plus exaltantes pour l'homme. Le vocabulaire employé est lui même très érotique :

« Dans le cas d'Apollinaire, sa formation d'officier artilleur le met en contact avec deux objets à forte connotation phallique dont il s'approprie aussitôt la symbolique (...) Il y a d'abord le canon de 75, pour lequel le volontaire Kostrowitzky reçoit son instruction et qu'on peut désigner comme étant le symbole du phallus-canon. Le tube de l'arme a la forme d'un phallus en érection tandis que les larges roues qui l'encadrent évoquent les testicules. Le tir du canon, on s'en doute, figure immanquablement l'éjaculation, mais il s'agit d'une décharge bien plus formidable que celle du mâle humain non seulement parce qu'elle peut être effectuée à répétition mais surtout parce que l'organe reste toujours rigide »<sup>63</sup>.

Cette symbolique phallique du canon est encore renforcée par un autre écrivain et philosophe Français, Jules Romains qui, parlant de la bataille de Verdun, dans « *Les hommes de bonne volonté* », rapporte les propos émerveillés d'un jeune homme du nom de Geoffroy qui accompagne un aviateur. Il décrit sa fascination pour les mouvements suggestifs du monstre de métal :

« Notre admiration, rêva Geoffroy en souriant, contient sûrement quelque chose de sexuel. Sans nous en rendre compte, nous sommes extasiés, en tant que pauvres petits mâles, par un mouvement que nous reconnaissons, mais qui s'effectue à des dimensions surnaturelles ; et aussi par cet organe miraculeux que sa détente formidable apaise, sans l'abatre »<sup>64</sup>. (Romains, 262)

Ce pouvoir *est* phallus, écrit Mbembe, « et le phallus est le dernier nom de l'inter-dit ». « Il est le nom d'une force à la fois totalement affirmative et transgressive, qui n'est contenu par aucun interdit » (Mbembe 2016, p.116)

---

<sup>62</sup> « Ah Dieu ! que la guerre est jolie » : le vers le plus célèbre de Guillaume Apollinaire (1880-1918). **Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky dit Guillaume Apollinaire** est un poète et écrivain français, critique et théoricien d'art qui serait né sujet polonais de l'Empire Russe, le 26 août 1880, à Rome. Il meurt à Paris le 09 novembre 1918 de la grippe espagnole, mais est déclaré « mort pour la France » en raison de son engagement durant la guerre.

<sup>63</sup> Sylvain Rheault, « *Apollinaire aime la guerre ou lecture de l'assertion d'une masculinité nouvelle.* » Voix plurielles 1.1 (mai 2004). Sylvain Rheault, professeur à la « University of Regina » au Canada.

<sup>64</sup> Cité par Rheault S., « *Apollinaire aime la guerre* ».

Cette référence brute de ma part au symbolisme de l'arme appliqué à l'organe sexuel masculin, m'exposerait à une double remarque : tout d'abord, celle de lire la violence comme un domaine où se distinguerait l'être humain de sexe masculin, et ainsi sembler nier toute violence au féminin, ce qui ne ferait que renforcer des stéréotypes et des oppositions binaires entre les deux, mais aussi, elle suggérerait implicitement la femme comme une victime presque naturelle de cette barbarie qui lui est étrangère, étant donné qu'elle est subie par elle, de son partenaire dans l'humanité. Mon propos n'est aucunement celui-là : les femmes sont, elles aussi auteurs de violences, même si moins visibles, parfois volontairement ou inconsciemment cachées, probablement à cause du fait que « le monde des femmes » est « particulièrement secret » (Héritier 1996, pp. 208-209), mais surtout pour la perception commune qu'une violence féminine aurait dans les sociétés : la violence féminine est une sorte de transgression, « expression du caractère animal et quasi déshumanisé de leur nature », tandis que la violence masculine est perçue comme légitime. (Héritier 2002, p 84). Etant donné que le « sujet imaginaire » de la violence est plutôt un homme, elle perd en identité féminine ce qu'elle gagne d'une violence publique, la femme qui s'y livre. (cfr Véronique Nahoum, 1995.)<sup>65</sup>

### Le silence des femmes

De ce qui précède, on pourrait se demander pourquoi les femmes ne se révoltent pas, ou si peu. Seraient-elles complices de leur oppression ? Qu'est-ce qui les retiendrait prisonnières du silence ?

Plusieurs raisons peuvent être avancées ici. Excluons tout d'abord, l'idée que les femmes seraient enclines au masochisme au point de se plaire à souffrir. Elles ressentent le mal et la douleur elles aussi ! Pour essayer de répondre à ces questions, je déplace le cadre socio-anthropologique de ma réflexion, et emprunte celui de la société africaine, plus particulièrement à l'Est de la RDC. Il est vrai qu'ici aussi le cadre subit des changements, mais ceux-ci sont plus lents qu'en occident.

Je dirais que les femmes savent bien distinguer, discerner la portée de leur souffrance, et pour des raisons jugées comme « supérieures », elles choisissent de se taire, la plupart des fois.

1) Il y a des « domaines » de souffrance que la femme, dans un certain nombre des sociétés en RDC, semble avoir intériorisé à un point tel qu'elle semblerait s'y résigner et se dire à elle-même « de toute façon, ça c'est mon lot, je ne puis y échapper. » Ici, je me

---

<sup>65</sup> Véronique Nahoum-Grappe, *L'usage politique de la cruauté, épuration ethnique, (Ex Yougoslavie 1991-1995)* In Françoise Héritier, *De la violence I*, Paris: Odile Jacob, 1996, pp. 275-323

référerai à l'intériorisation de son rôle d'épouse et de mère, surtout pour ses enfants : plusieurs femmes endurent des souffrances au nom de leurs enfants. Il existe même une expression chez les femmes Bashi : « Nafir'oku bana ! », qui dit littéralement, « je vais mourir pour mes enfants », alors même qu'elles endurent de pires humiliations de la part de leurs hommes. L'adversité ici peut provenir du mari ou de la famille de celui-ci. Pour ce qui est des violences subies dans l'intimité des relations du couple, elle ne peut s'en plaindre à personne.

2) Une autre raison serait liée à sa famille d'origine : Elle a été « cédée » à une autre famille, par l'alliance faite avec son mari, et une dot a été versée à son père pour sceller ce passage ; elle ne peut donc pas se permettre de « causer la honte » à son père<sup>66</sup>. Elle doit endurer, quoi qu'il arrive. Les chants même qui sont choisis pour agrémenter les cérémonies nuptiales sont pleins de ces leçons au couple et à la jeune épouse en particulier. Elle en a plein les oreilles et le cœur, et la dernière chose qu'elle ferait serait de se plaindre de son sort dans le mariage.

3) En plus, il y a l'environnement, la société : le jugement de la société exerce encore une forte influence sur les personnes en Afrique. La femme se tait parce qu'elle ne veut pas être la fable ou la risée du village. D'ailleurs ses conseillères, généralement des aînées plus expérimentées l'encouragent à tenir bon. Relevons également des motifs religieux qui évoquent le « sacrement<sup>67</sup> ». Le mariage unit les deux pour 'le meilleur et pour le pire'. Les contraintes produites par cet état peuvent retenir celui qui y fait l'expérience de la souffrance de l'idée d'envisager de s'en sortir facilement.

4) Enfin, il y a de ces douleurs qui enlèvent toute capacité de communication à celui ou celle qui les subit<sup>68</sup>, soit par leur intensité, soit par le contexte où elles sont vécues, soit pour la relation entre les protagonistes. Les violences liées à la sphère sexuelle ont souvent cette caractéristique. Chez des jeunes femmes abusées par des proches ayant aussi de l'autorité sur elles, souvent la tendance est de se taire, soit parce qu'elles sont sommées de le faire : « De toute façon, personne ne te croira ! » soit pour préserver leur réputation et

---

<sup>66</sup> Entendu ici, toute sa famille.

<sup>67</sup> Dans l'Eglise catholique, le mariage est compté parmi les 7 sacrements reconnus, avec le baptême, l'Eucharistie, la Confirmation, l'Onction des malades, la Réconciliation et l'Ordre.

<sup>68</sup> « La torture fait taire » : c'est par ces mots que commence le livre de Françoise Sironi sur la Psychologie de la torture, précisant que le silence qu'elle impose touche tant la victime que le bourreau. Sironi 1999 p. 11 « Il sera brisé de l'intérieur, car nous savons faire les choses sans laisser des traces.(...) » ; « Si tu parles, nous recommencerons », pour reprendre les paroles de tortionnaires, citées par Sironi. Cfr. Sironi, F. (1999), *Bourreaux et victimes. Psychologie de la torture*. Paris. Editions Odile Jacob. 281.

ce faisant, celle de leur « bourreau ». Dans ce dernier aspect, la frontière entre « victime et complice » devient labile. J'ai parfois eu à recevoir des femmes dans cette catégorie, si bien que leur inertie me révoltait intérieurement. Le pire, c'est ce besoin de sauvegarder le lien social à tout prix au mépris de la souffrance de l'individu !

Discrètes, portées plus à l'intériorité, cachées, etc... ce sont des dispositions qui sont appliquées généralement à la « nature » féminine, tandis pour l'homme, seront reconnues des « compétences » plus publiques, extérieures. Un auteur français du 18<sup>e</sup> siècle écrit : « Elle (la femme) est donc née pour la douceur, la tendresse et même pour la patience, la docilité ; elle doit donc supporter sans murmure le joug de la contrainte, pour maintenir la concorde dans la famille par sa soumission »<sup>69</sup>. Ce ne sont là rien moins que des discours de l'idéologie avec des apparences de la raison (cf Héritier 2002, p. 223). La femme serait-elle mue par un souci de correspondre à cette image d'elle que lui tend son entourage ?

Quoi qu'il en soit, il a été assigné aux femmes la sphère privée, et elles s'en sont appropriée ; elles en ont fait leur domaine de compétence et de « pouvoir », en opposition aux hommes, encore qu'une telle « incompétence masculine, présentée comme congénitale (...) est prestigieuse » et signe la différence du mâle (Héritier 2002, p 375). Il en rit et en est fier, plutôt que de chercher à acquérir des compétences dans un domaine qu'il juge féminin, et donc qui ne valorise pas la masculinité.

Dans la plupart des sociétés occidentales, cette perception a déjà beaucoup évolué et les femmes de plus en plus jouent des rôles publics, et refusent de se laisser confiner dans le seul espace domestique. En Afrique aussi ; mais la situation reste différente, et on ne semble pas pressé, ni même aspirer à se conformer au modèle occidental.

La femme mariée semble « se plaire » dans cet espace où elle sait qu'elle ne serait pas concurrencée par l'homme! Elle en est l'économe, au sens étymologique même du terme. Un oeil extérieur poserait un jugement déplacé, s'il se pressait à qualifier de « marginalisation », d'« exploitation de la femme », ces charges liées à la gestion de la maison. Sans appuyer le système patriarcal, je pense pouvoir dire que ce domaine là reste encore le « royaume » de la femme. Et elle peut y trouver ses délices ! L'homme qui « contrôlerait » de près les affaires de la maison est décrié par la société et surtout le voisinage. Il peut y avoir des dérives de la part de quelques femmes dans l'affectation des ressources humaines et matérielles mises à leur

---

<sup>69</sup> Virey, J.-J., *De l'éducation*, 1802 - cité par Héritier 2002, page 224.

disposition, mais en général, elles ont ici comme un pouvoir qu'elles prennent volontiers, ce qui ne les empêche pas de remplir d'autres rôles en dehors du ménage.

Il conviendrait aussi de relever le caractère ambivalent qui pourrait dans certains cas, motiver un silence. « Cette ambivalence (...) devient aussi une force lorsqu'elle renvoie à de la ruse qui se trouve au coeur de (...) l'alliance au féminin » (P-J Laurent 2010 p.292). L'auteur fait allusion ici aux espaces de liberté que les femmes se ménagent, même à l'intérieur des relations inégales, à tel point qu'elles se réservent encore une certaine capacité d'initiative, malgré le cadre qui est celui de la domination masculine.

Ce chapitre nous a placé devant une sorte de « jeu » orchestré par les deux, l'homme et la femme, dans leur différence. Un jeu des différences à l'intérieur desquelles chacun se serait érigé un « domaine privilégié » de compétences et où il entend exclure l'autre en le tenant pour « incompetent » à assumer les exigences d'un domaine qui n'est pas le sien et où, de toute façon, il ne serait pas bienvenu.

Ce jeu n'est pas que jeu, et c'est là l'ambivalence des rapports traduits parfois en violence, qui peut enlever jusqu'à la capacité d'exprimer la souffrance et réduire au silence. La femme quelque fois motivant ce silence par des raisons « supérieures ». Un jeu des symboles sexuels qui aliénerait jusqu'à la perception du corps de l'autre et de sa douleur. Faudrait-il dire avec Françoise Héritier que chacun des deux « peut tirer un avantage de la hiérarchie telle qu'elle existe » (p. 375) et que dans un autre point de vue, un modèle égalitaire manquerait de « charme » ?

Nous poursuivons le voyage. Mais une chose est sûre : les femmes ne sont pas que silencieuses sur le mal qu'elles subissent. Quand elles n'en peuvent plus, elles le font savoir. Dans le chapitre suivant, nous essayerons d'explorer quelques « secrets brûlants. »

## Chapitre 3. Du secret brûlant : les Maux

« Nul n'est capable de survivre, sans dégâts à long terme,  
à une telle saignée d'énergie vitale »

Joseph E. Mwantuali, *Tu le diras à ma mère*.<sup>70</sup>

### Il était une fois un roi.

Il était une fois un roi... Ainsi commençait un conte qu'on nous racontait, il y a très longtemps, dans l'enfance, pour nous inculquer la notion du secret comme vertu des gens dignes de confiance. Ce « roi », il avait de longues oreilles qui lui tombaient bas. Il devait continuellement garder son bonnet sur la tête, en public comme en privé, par temps chaud comme par temps froid. De son entourage proche, une seule personne connaissait son secret : son valet de chambre. Il lui avait fait jurer qu'il ne divulguerait ce secret à personne sous peine de mort. Evidemment, avec le temps, les années qui se succédaient, la tentation de parler allait grandissante jusqu'au jour où notre ami, n'en pouvant plus de garder ce secret qui lui devenait un tourment – c'était, en effet, comme un feu qui le brûlait de partout – a décidé un jour de s'en libérer. Comment ? Il est allé loin, dans la forêt, il a creusé un trou, il a crié dedans ce qu'il ne devait dire à personne, puis il a refermé le trou avec de la terre, il est reparti. La nature s'est chargée de la suite, et un jour un arbre a poussé au-dessus de ce trou. Terrible ! Il suffisait qu'il y ait du vent et que les branches se touchent, ou qu'un oiseau se pose dessus, pour qu'il se mette à parler, sans arrêt, ou plutôt à chanter le secret qui avait été enfoui à cet endroit. Et un jour des femmes qui ramassaient du bois dans la forêt l'ont entendu, etc. etc. La nouvelle est remontée jusqu'à la cour royale et aux oreilles du roi. La suite ? Les imaginations verraient le serviteur soit mis à mort par ordre du roi, soit acquitté, et le roi contraint à se dévoiler dans la vérité de son corps physique. Mais notre intérêt est ailleurs.

\*\*\*\*\*

Pouvoir garder un secret est tenu pour une vertu. C'est aussi une marque de sérieux personnel, une preuve qu'on est digne de confiance. Chez des personnes qui exercent un certain rôle officiel (ou non), comme le psychiatre, le prêtre, le confident, le sorcier, etc., le secret

---

<sup>70</sup> Joseph E. Mwantuali, *Tu le diras à ma mère*. Présence africaine, 2015 : p 100.

constitue un atout important. Exemple, dans le domaine religieux, il y a ce qu'on appelle « le secret de la confession » ou, dans la politique, le secret d'Etat, etc.

Pour nous fixer dans notre propos, un petit tour « savant » nous permettra d'interroger l'étymologie du mot, qui semble en dire plus long sur le sens premier car « secret », du latin *secretus*, vient du verbe « *secernere* », « mettre à part », séparer, distinguer, le verbe « cerno », en soi signifie « cribler, passer au crible » ; il désigne l'opération de tamisage du grain qui consiste à séparer, grâce au crible, le bon grain du résidu ou criblure<sup>71</sup>.

Une des fonctions du secret nous apparaît alors être la mise à part. Celui qui garde ou impose un secret détient aussi un certain pouvoir sur autrui ; de là aussi parfois, une source de chantage et ou de menace, des deux côtés. « Savoir » et « pouvoir » marchent bien ensemble<sup>72</sup>. Le pouvoir que donne le secret peut s'exercer dans des domaines différents, et donc posséder cette capacité « d'informer des comportements (négociations, intrigues, relations) »<sup>73</sup>. Le secret peut se garder auprès d'une personne, ou être dissimulé dans un lieu : pensons à la « *Parabole du trésor caché* », qu'un homme découvre dans un champ, puis cache à nouveau, et gardant ce secret pour lui, va et vend tout ce qu'il possède pour acquérir tout le champ. (cfr. Mathieu 13,44)

Le secret, peut constituer aussi un mode de gouvernance<sup>74</sup>, à travers une gestion secrète de l'information (le savoir) et des ressources (le pouvoir), afin de maintenir un contrôle sur les personnes et les ressources.

---

<sup>71</sup> cfr Ronald W. Tobin, « Le secret dans les tragédies de Racine », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2007/4 (Vol. 107), p. 887-902. DOI 10.3917/rhlf.074.0887.

<sup>72</sup> Foucault M. (2015) : Surveiller et punir. In M. Foucault (Ed.). *Oeuvres II* (pp. 261-613). Paris : Gallimard. (Original publié en 1975):

« Il faut plutôt admettre que le pouvoir produit du savoir (et pas simplement en le favorisant parce qu'il le sert ou en l'appliquant parce qu'il est utile) ; que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre ; qu'il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. Ces rapports de « pouvoir-savoir » ne sont donc pas à analyser à partir d'un sujet de la connaissance qui serait libre ou non par rapport au système du pouvoir ; mais il faut considérer au contraire que le sujet qui connaît, les objets à connaître et les modalités de connaissance sont autant d'effets de ces implications fondamentales du pouvoir-savoir et de leurs transformations historiques. En bref, ce n'est pas l'activité du sujet de la connaissance qui produirait un savoir, utile ou rétif au pouvoir, mais le pouvoir-savoir, les processus et les luttes qui le traversent et dont il est constitué, qui déterminent les formes et les domaines possibles de la connaissance. (pp. 288-289)

<sup>73</sup> cfr Ronald W. Tobin, « Le secret dans les tragédies de Racine », *ibid.*

<sup>74</sup> Pierre-Joseph Laurent, décrit la figure du « Big man » dans la modernité insécurisée, dont le mode de fonctionnement se traduit à travers « des relations personnelles, privilégiées et teintées de secrets », justement pour garder ce pouvoir sur les personnes et rester seul maître de la situation.

Cfr. « *La modernité insécurisée ou la mondialisation perçue dans un village mossi au Burkina Faso* », In *La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation*. Investigations d'anthropologie prospective. Févr. 2013 pp 19-50

Relevons enfin cet aspect fondamental du secret qui renvoie à l'intimité de chaque être humain, comme un droit à jouir d'une vie privée. « Tout d'abord, chacun ne se construit que sur la possibilité du secret. (...) Le secret est également fondateur de l'existence sociale et du lien avec les autres »<sup>75</sup>

Ces quelques éclairages sur la notion du secret, nous révèlent un peu la délicatesse de la matière ainsi que sa fonction qui peut parfois avoir des effets nocifs sur son récipiendaire. Car si d'une part on peut tenir un secret avec toute la bonne volonté pour protéger autrui, préserver son honneur, prouver sa confiance en lui, etc., on peut aussi tomber victime d'une manipulation de la part de celui qui veut dominer, ou sauvegarder ses intérêts égoïstes. Il reste vrai, cependant, que le discernement demeure difficile pour une juste attitude à adopter.

Dans un des rares livres-témoignages des victimes de viol en RDC, « *Tu le diras à ma mère* », une histoire vraie d'une fille de Bukavu<sup>76</sup>, *Coco Ramazani*<sup>77</sup>, on peut voir combien l'horreur hypnotise. Coco parle de l'un de ses innombrables viols, quand toute jeune encore elle était abusée par un homme d'une Église où elle chantait comme choriste. Un soir, alors que celui-ci l'avait raccompagnée dans sa famille et que ses tuteurs<sup>78</sup> l'interrogeaient en présence du « pasteur » sur le type de relation qu'il y avait entre elle et cet homme, Coco avait devant elle une occasion en or, pour faire connaître aux siens ce que cet homme lui faisait subir et ainsi dévoiler définitivement ce qu'il était réellement. Elle n'en fit rien. Même menacée d'être battue, elle nia la vérité, en criant même : « Non, non, non ! », alors que ses sœurs l'interrogeaient, pendant que son beau-frère tenait l'homme maîtrisé. Après, elle s'est demandé en elle-même :

« Pourquoi avais-je protégé ce vieux pervers? D'abord parce que, pour une raison que je n'arrivais pas à m'expliquer, je croyais que c'était ma faute. Ensuite parce que j'étais convaincue, aussi bizarre que cela puisse sembler aujourd'hui, que je trahirais en la dénonçant, la seule personne qui me « comprenait »... et me « protégeait » »<sup>79</sup>

Ici nous voyons bien ce maillage qui retient prisonnière des « élans lubriques » d'un « forcené » (Mwantuali 2015, p 99), la jeune victime avec des sentiments paradoxaux allant de la « culpabilité », à la peur de perdre la « compréhension » et la « protection ». Le jeu est funeste. A quel moment se décide t-on finalement de parler?

---

<sup>75</sup> Serge Tisseron, « Toujours le secret suinte... », *Enfances & Psy* 2008/2 (n° 39), p. 88-96.  
DOI 10.3917/ep.039.0088

<sup>76</sup> Bukavé est le Chef-lieu de la Province du Sud-Kivu en RDC.

<sup>77</sup> Coco Ramazani vit aujourd'hui aux Etats-Unis, atteinte de Sida. Elle a décidé de ne plus se taire et de parler.

<sup>78</sup> Coco vivait chez sa sœur et son beau-frère, avec d'autres membres de la famille étendue.

<sup>79</sup> Joseph E. Mwantuali, *Tu le diras à ma mère*. Présence africaine, 2015 : p 98.

« De façon générale, écrit Tisseron, le secret (...) devient déstructurant au moment où nous cessons de le « garder » pour nous sentir « gardés » par lui. Nous ne sommes plus son gardien, mais son prisonnier... Certains se disent même « travaillés », voire « torturés » par le secret. » (Tisseron 2008)

On peut donc « être gardé », « travaillé » par le secret, au point de se retrouver dans une sorte de cercle infernal où l'on souffre parce qu'on garde le secret et où l'on continue à le garder parce qu'on souffre. Parfois on n'en sort pas vivant. Le secret peut tuer. De mon expérience de travail, je garde un témoignage triste des temps du début, en 2002, quand j'ai commencé à recevoir en entretien les premières survivantes de viols (les quelques courageuses qui avaient décidé de sortir de leur isolement pour chercher une aide). Une femme d'une quarantaine après s'être déchargée de ce qui accablait son coeur, me fixa brièvement, les yeux mouillés de larmes. Elle me dit que sa belle-sœur venait de mourir quelques mois auparavant. Comme elle, sa belle-sœur avait été victime de ces atrocités, mais elle n'a pas supporté de se voir ainsi « souillée ». Elle s'était renfermée dans son chagrin, elle ne voulait plus vivre. Et elle est morte! « Si on avait déjà su qu'il y avait cette possibilité d'être aidé : une personne qui nous écoute en toute confiance et respect ! Elle aussi en aurait bénéficié. Mais, elle est morte ! », constata-t-elle amèrement.

Pour décider de parler, il faut que le dépositaire du secret en ressente les effets ravageurs et décide de s'en libérer. C'est comme un feu qui le coloniserait de l'intérieur, et qui consumerait ses énergies. Un mal pernicieux.

Quand les survivantes des viols à l'Est de la RDC ont commencé à parler, c'était pour la plupart, beaucoup plus poussées par le désir de vivre que de continuer à se laisser ronger en secret par la douleur cachée. Elles étaient soulagées lorsqu'elles apprenaient qu'elles n'avaient pas contracté le virus du sida par le viol. Je me rappelle cette femme âgée, dans la cinquantaine, que son mari n'avait pas répudiée<sup>80</sup>, mais à qui il avait plutôt demandé d'aller passer un test de dépistage. Elle disait : « mon mari ne m'a pas chassée. Il a compris que tout ça m'est arrivé par accident : ce n'est pas moi qui étais allée chercher ces « fauves<sup>81</sup> » pour me violer. Mais il m'a dit qu'avant que nous retournions à partager la même chambre, il fallait que je vérifie si je n'ai pas été contaminée par ces « sauvages », sinon, je risque de tuer ma famille, par l'ignorance » (sous entendu « de mon état sérologique »)

---

<sup>80</sup> Plusieurs survivantes se sont vues répudiées par leurs conjoints et rejetées par leur famille même.

<sup>81</sup> Dans leur rage et leur dégoût, les survivantes nommaient leurs bourreaux des noms les plus grossiers. Littéralement la femme avait dit en mashi : « E'nsimba » ce qui désigne le/les lion(s), comme étant le plus méchant des fauves dont elle pouvait se faire une idée.

## Des secrets enfouis dans la nature silencieuse.

Je voudrais aborder un dernier aspect du secret, dans sa dimension symbolique. J'en ai fait une esquisse sous une forme dramaturgique à travers le conte inaugural de ce chapitre. La manière dont le protagoniste du récit, le valet du roi, a voulu se défaire d'un secret qui pratiquement commençait à le brûler de l'intérieur, mais qu'il devait continuer à conserver, sous peine de mort. Il l'avait enterré dans un trou. La conséquence observée par la suite, même des années après – des branches et des feuilles qui « chantaient » le secret – confirme, non seulement la persistance du secret, mais surtout son caractère pernicieux.

Nombreux sont les survivants des pires maux qui n'arrivent pas à traduire, même en voulant communiquer, ce qui a tissé tout leur monde de tourment. Il subsiste quelque chose d'incommunicable et qui tout au fond, continue à les emprisonner dans une sorte de barrière avec leur environnement. « Il faut être pris pour y croire ! »<sup>82</sup>, aimaient sans cesse répéter les paysans des bocages de l'ouest de la France où l'anthropologue franco-tunisienne, Jeanne Favret-Saada enquêtait sur la sorcellerie. Parce que « ceux qui n'ont pas été pris, ne peuvent pas en parler »<sup>83</sup>. Et même si on le leur racontait, ils n'y croiraient pas. Ainsi s'explique en grande partie, le silence de certains secrets. Ceux-ci séparent son dépositaire de son environnement social. Il fait l'expérience de l'incommunicable.

Une des pratiques courantes des bandes des assaillants qui venaient attaquer les villages était aussi de faire des otages: ils traînaient leurs victimes, souvent chargées de leur butin, de tout ce qu'ils avaient pillé dans les villages, jusque dans leurs « repaires » dans la forêt. Ceux qui n'en pouvaient plus des douleurs, des blessures et de la fatigue des charges qu'ils portaient étaient abattus pour les « reposer »<sup>84</sup>. Plusieurs corps ont été ainsi abandonnés dans la forêt, ou jetés dans des rivières, ou encore dans des champs... Mes interlocuteurs me disaient qu'avec tout ça, on ne peut s'étonner de tout le malheur qui continue à s'abattre sur eux (pour dire, cette partie du pays). Ils expliquaient cela par une sorte de « chagrin » entretenu par la nature<sup>85</sup>, parce que « les morts n'ont pas été enterrés ». Ceux qui n'ont pas été mangés par les oiseaux ont été abandonnés là, et ont fini par être happés par les racines des arbres. L'une de ces femmes m'a

---

<sup>82</sup> « *Faut êt' pris pour y croire.* », lui répètent ses interlocuteurs. Favret-Saada (J.), *Les mots, les sorts, la mort*, Gallimard, 1977. p. 35.

<sup>83</sup> *ibid.* p. 33.

<sup>84</sup> Les témoins survivants disaient que les otages étaient emportés en forêt après avoir d'abord été atrocement violés (les femmes), et torturés. En cours de route, lorsqu'un des otages, trop affaibli pour poursuivre la marche un des ravisseurs lui tirait une balle pour l'achever, en lui disant sadiquement « OK. je vais te reposer ! ». En kiswahili : « *Sawa. Acha nikupumzisha* »

<sup>85</sup> Ici, il faut comprendre tout l'environnement physique autour de l'homme.

dit un jour : « il y a du sang et des os de nos enfants, de nos sœurs et de nos frères, de nos vieilles et vieux à l'intérieur de ces arbres, et dans ces eaux qui coulent des rivières. » Telle est l'oeuvre incendiaire des secrets brûlants. Le Mal en acte. C'est le type de « secrets pathogènes » (Serge Tisseron, 2008/2) qui minent la vie de leurs porteurs, et même celle des proches.

J'ai voulu dans ce chapitre, aborder le thème *du Secret brûlant – des Maux*, dans un contexte de souffrance, un secret, dirais-je, gardé malgré soi, avec tout le tourment qu'il recèle pour son porteur. Je voulais éclairer une double interrogation, à savoir : 1) Qu'est ce qui pourrait retenir une personne dans le silence, alors même qu'elle souffre, protégeant ainsi son « bourreau » en même temps qu'elle donne l'occasion d'un soupçon de complicité et que de ce fait elle se prive de l'aide et du secours qu'elle pourrait recevoir. 2) A quel moment finalement, une personne décide-t-elle de parler, c'est à dire, d'ouvrir à l'extérieur ce que jusque-là elle gardait au dedans d'elle ?

J'ai montré d'une part la valeur du secret et sa fonction dans les rapports sociaux, son lien avec le savoir et le pouvoir, et d'autre part, son côté pernicieux, destructeur lorsque finalement, à force de le garder, ce secret « travaille » et ruine l'existence de son dépositaire. Le dévoilement et la parole deviennent alors un moyen de libération et ouvrent à la survie.

## DEUXIEME PARTIE - PARCE QU'ILS SONT RELATION : LA PAROLE QUI GUÉRIT

« Il n'y a donc pas de lutte qui n'entraîne, de nécessité, de craquement de vieilles sédimentations culturelles. Cette sorte de lutte est un travail collectif organisé. Elle vise clairement à renverser l'histoire. »

Achille Mbembe (2016) p. 122

Alors que dans la première partie de cette réflexion j'essayais de repérer dans la « différence » homme-femme, la dérive qui s'était installée dans les rapports, *Parce qu'ils sont différents*, cette deuxième partie voudrait se focaliser sur la *Relation*, traduite en *Parole qui guérit*. Il s'agit d'un parcours qui s'inscrit dans le temps, mais aussi un parcours qui sollicite une adhésion consciente. Un parcours qui se pose comme « origine du futur »<sup>86</sup>, en ce sens qu'ils auront éprouvé l'absurdité de la séparation. De qui s'agit-il ? Nous parlons des humains.

J'ai aussi fait allusion dans cette partie, de manière très lapidaire, à ces Maux que sont les guerres, l'esclavage sous diverses formes, l'oppression et la domination des classes, les genres etc : tous ces maux s'originent dans des différences, des différences entre les êtres humains, observables par les sens et qui ont malheureusement été portées à des niveaux tels, jusqu'à non seulement poser une hiérarchie entre eux, mais aussi les séparer et ériger les murs qui les ont emprisonnés.

Notre réflexion est partie du couple Homme-Femme, comme paradigme de l'humain, dans lequel ces différences se sont exprimées de manière scandaleuse au coeur d'une relation vitale, qui ne devait au départ, que se comprendre dans l'ordre du fonctionnel et traduire une complémentarité au sein de l'intimité. Cette différence hiérarchisée est transposable comme principe, à d'autres formes d'oppression qui ont opposé, non plus des individus ou des catégories d'individus, mais des peuples, des continents entiers. Ces différences hiérarchisées ont généré de graves fissures, des maux dont l'humanité peine encore à se remettre, parce que, encore une fois, pour le dire avec Françoise Héritier, « les représentations ont la vie dure, et de plus, elles fonctionnent dans notre pensée, sans que nous ayons besoin de les convoquer et d'y réfléchir » (Héritier 2002 p.14). Elles ne sont pas indéracinables, pour autant.

---

<sup>86</sup> Achille Mbembe, Op. cit. P 122

La logique du parcours que nous entreprenons se fonde sur la nécessité de la parole (des mots), c'est à dire une communication ayant du contenu. Partant de l'idée de « pouvoir » que renferment les mots, « car c'est une parole (et seulement une parole) qui noue et dénoue le sort » (J. Favret-Saada 1977, p. 26).

Je vais me reconnecter ainsi avec le thème de ce « mal » qui est finalement dit par les femmes, elles qui jusque-là étaient tenues pour conformes à leur destin 'naturel' parce qu'elles se taisaient<sup>87</sup>; à un niveau plus large, je vais me référer au mal dit par tous les « Autres » de partout qui ont subi eux-aussi d'autres formes d'oppression<sup>88</sup> et qui sont engagés dans « une pratique de re-symbolisation » de leur être-au-monde-avec où se joue « la possibilité de la réciprocité et de la mutualité (la rencontre authentique avec d'autres) »<sup>89</sup>. (A. Mbembe 2016 p 12).

Il s'agit d'un chemin de retour qui se pose comme base du futur, et non pas comme un face à face entre vaincus et vainqueurs, où l'on chercherait à déposséder l'autre camp de ce qui faisait sa force et son orgueil<sup>90</sup>. Il ne s'agit pas d'optimisme naïf, ni d'« utopie » de ma part, mais d'un raisonnement fondé sur le constat des progrès enregistrés par l'humanité et ceci dans plusieurs domaines, même si encore récents, et qui font appréhender les données du réel de manière différente. Notre époque a certes de grandes faiblesses, mais l'on ne peut lui nier les conquêtes enregistrées dans les domaines des Droits humains, des technologies de la communication, de la médecine, etc. La perception même de ce qui est observé a changé, même s'il faut encore du temps pour que cela rentre dans les représentations symboliques. En effet, « l'inégalité n'est pas un effet de la nature » mais « elle a été mise en place par la symbolisation dès les temps originels de l'espèce humaine à partir de l'observation et de l'interprétation des faits biologiques notables. » (Héritier 2012 p 14)

Je me propose de traiter cette partie sur la *relation*, sous un double regard thérapeutique : d'une part, la « libération » apportée par la force de la parole et de l'autre, la nécessité de cette

---

<sup>87</sup> Virey écrivait : « Si la femme est faible par sa constitution, même la nature a donc voulu la rendre soumise et dépendante (...) : elle est donc née pour la douceur, la tendresse et même pour la patience, la docilité ; elle doit donc supporter sans murmure le joug de la contrainte (...) » Virey, J.-J., (1802) op. cit. Cité par Françoise Héritier, Masculin/Féminin 1, P 224.

<sup>88</sup> Au début de cette réflexion sur le 'mal,' j'ai fait allusion aux horreurs passées et récentes que l'histoire nous consigne, notamment les guerres, l'esclavage sous diverses formes, l'oppression et la domination des classes, des genres etc

<sup>89</sup> Notons ici qu'Achille Mbembe se réfère à la manière dont Frantz Fanon considérait le geste soignant, dans un contexte psychiatrique où les troubles étaient produits par les méfaits de la colonisation, les rapports entre dominés-dominants, qui sont aussi des rapports entre les races.

<sup>90</sup> Ce procédé serait le plus sûr moyen de ne pas avancer, et de créer un cycle de ressentiments, de rancœurs et des violences sans fin.

même parole dans sa fonction de réciprocité pour les peuples. J'illustrerai mon propos par des exemples.

## Chapitre 4. Quels mots pour quels maux ?

« D’abord, les mots non seulement sont eux-mêmes des choses, ils font exister en grande partie les choses qu’ils expriment. Ensuite, il y a autant de parlers que de personnes, et non pas uniquement de peuples. »

Michael, Singleton<sup>91</sup>

### Introduction

Dans la cosmogonie biblique, transmise par la tradition judéo-chrétienne, tout part de la parole, une parole qui fait venir à l’existence ce qu’elle dit (Genèse, 1,3-26). Mais, dirions-nous, avec nos a-priori culturels, marqués par la rationalité et l’empirie, que cela relève de l’imaginaire et que par conséquent cela n’a rien de vrai ni de réel. Que ce sont des pensées archaïques. Des mythes<sup>92</sup>. Je dirais qu’une telle réflexion n’est pas objective, puisque la question du pouvoir de la parole est aussi très présente de notre temps. Plusieurs discours de haine ou leur contraire sont véhiculés par des mots (parlés ou écrits) ; et encore, diverses disciplines s’intéressant à l’humain font aussi recours à la parole, et y trouvent une clé de compréhension des situations qui ne le seraient autrement (ou seraient différemment comprises)<sup>93</sup>.

Dans ce chapitre il va donc être question des « Mots » (ou paroles) avec la charge de sens qui leur confère un « pouvoir » performatif. J’ai été encouragée dans cette direction en lisant les pages de Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie dans le Bocage de l’ouest de la France<sup>94</sup> :

---

<sup>91</sup> Michael, Singleton, Parcours ethniques, implications éthiques. In Investigations d’anthropologie prospective, Implications et explorations éthiques en anthropologie. p15-44 : p. 26

<sup>92</sup> « Le mythe en tant qu’histoire des origines a essentiellement une fonction d’instauration ; il n’y a mythe que si l’événement fondateur n’a pas de place dans l’histoire, mais dans un temps avant l’histoire... c’est essentiellement le rapport de notre temps avec ce temps qui constitue le mythe et non pas la catégorie des choses instituées (...) Le mythe dit toujours comment quelque chose est né »

Paul Ricœur, « Mythe - L’interprétation philosophique », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 5 juin 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/mythe-l-interpretation-philosophique/>

<sup>93</sup> Je pense à la psychanalyse, et d’autres disciplines apparentées. Judith Butler, dans son ouvrage « *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris, Ed. Amsterdam, 2004 (Original : *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, Edité pour la première fois en 1997), traite successivement de la corporéité du langage, de la resignification des propos injurieux par leur censure même et, finalement, de l’usage politique du performatif (sur l’élaboration des identités homosexuelles à travers leur résistance aux propos homophobes) cfr article Compte rendu de Bruno Perreau, in *Revue Française de Science Politique*, vol. 54, n°56, décembre 2004. Judith Butler est une philosophe et militante féministe américaine.

<sup>94</sup> Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*. Ed Gallimard, 1977.

« la sorcellerie, c'est de la parole, mais une parole qui est pouvoir et non savoir ou information » (p 26).

Les mots dont il est question expriment un mal pluriel, des maux qui empêchent l'éclosion d'une vraie vie humaine. Le fait de l'exprimer pourrait progressivement en dévoiler la racine et produire ainsi une certaine connaissance pour mieux l'appréhender. Pour justifier cette réflexion, je me réfère à Foucault qui considère « le dispositif de pouvoir comme instance de production de la pratique discursive »<sup>95</sup> et je fais mien son questionnement :

« Le problème qui est en jeu pour moi est ceci : au fond, est-ce que ce ne sont pas les dispositifs de pouvoir avec ce mot de « pouvoir » a encore d'énigmatique et qu'il va falloir explorer, qui sont précisément le point à partir duquel on doit pouvoir assigner la formation des pratiques discursives ? » (Foucault 1973 p. 15)

Essayons maintenant de récapituler en quelques mots, le parcours réalisé jusqu'ici, un itinéraire parti de la question des différences Homme/femme et du fourvoiement de la relation qui a porté à la subordination de la femme par rapport à l'homme. Le dévoilement du mal subi est survenu suite à l'impossibilité de continuer à porter des secrets qui devenaient brûlants. Nous soulignons aussi que si les femmes parlent aujourd'hui, et que leur discours est tenu pour sensé, c'est parce qu'elles ont aussi acquis un certain pouvoir ; et c'est ce pouvoir-là qui porte finalement la connaissance ou le savoir qui leur est reconnu. La question que nous posons à présent se situe dans le « comment » parler.

### Comment parler ?

En abordant cette étape sur un savoir-faire dans l'usage opportun de la parole, je rappelle à l'esprit l'évidence qui nous est apparue à la fin du chapitre précédent sur les secrets, à savoir que lorsque le secret est trop brûlant, son dépositaire ne peut plus le supporter pour longtemps, au risque d'en succomber. La question ici est : « comment » s'en libérer ? Ne va-t-il pas causer du tort au « prochain » en cherchant son soulagement personnel, ce qui aurait des effets plutôt pervers ? Trouver un langage qui convient pour communiquer à l'« Autre » en face de « moi », de ce qui me tourmente ne va pas de soi. Les secrets peuvent être incendiaires, non seulement à l'égard de leur porteur, mais aussi pour l'environnement qui le reçoit. C'est là toute la question des mots, des lieux et des temps. En un mot : « le comment ?<sup>96</sup> »

---

<sup>95</sup> Michel Foucault, « *Pouvoir psychiatrique* » Leçon du 07 novembre 1973 : p 14.

<sup>96</sup> « Les secrets, imposent à leurs détenteurs un certain nombre de choix ardues entre les décisions de révéler ou pas, et entre les différentes manières de cacher ou de laisser l'autre pressentir quelque chose. L'impact

## Une expérience

En 2010, je revois une jeune fille reçue au centre en 2003, soit sept ans plus tard, au moment où elle venait de subir le viol chez elle, une nuit lors d'une irruption des assaillants dans leur village. Les deux sœurs ont été violées en même temps que leur mère. A l'époque, elle faisait sa 5e année d'études secondaires. Elle a dit que personne dans leur entourage n'était au courant de ce qui leur était arrivé. Elle a dû quitter son village, les mois qui ont suivi, pour chercher refuge en ville auprès de parents et connaissances. Courageusement elle s'est remise aux études et a même poursuivi avec des études supérieures. Elle avait aussi trouvé un fiancé et s'était mariée. Elle n'avait jamais révélé '*le secret*' à personne, pas même à son époux avec qui elle vivait désormais, en apparence heureuse et sans souci. Lorsqu'elle m'a retrouvée plusieurs années après, elle était toute contente de me parler de son « évolution positive », de son mariage, de son mari, etc. et moi-même j'en étais heureuse. « Seulement, a-t-elle dit, je ne lui ai jamais rien révélé (à son mari) de ce passé douloureux : il ne sait pas que j'ai été violée ». En effet, dans ce temps-là, malgré l'apparente quiétude et harmonie conjugale, la jeune femme était tourmentée de ne pas pouvoir concevoir. Elle avait épuisé, selon elle, toutes les tentatives. Après avoir eu d'elle des informations sur son mari, un homme paisible, très amoureux d'elle, je lui ai alors demandé, s'il ne serait pas convenable d'ouvrir cette page cachée de sa vie aussi à son mari. Cet entretien a eu lieu à trois. Il n'y a pas eu de tension, grâce au cadre et aux précautions prises. Une année plus tard, la jeune femme m'annonçait son prochain accouchement. Elle avait attendu avant de me le communiquer, parce qu'elle voulait être sûre que ce n'était pas un rêve. Elle devenait mère !

Faut-il lier cette libération, cette ouverture à la conception qui s'est produite en elle aux « mots » partagés ? Je suis portée à le croire. Elle a trouvé le temps, le cadre et des mots appropriés pour s'exprimer. Tout repose donc sur un juste discernement de la manière dont il faut s'y prendre pour ne pas causer d'ultérieures fissures dans la relation.

## De la nécessité de remonter aux racines

La réflexion sur les viols me soumet à un questionnement pressant : Et si le viol n'était que l'expression, c'est à dire, le langage, les mots d'un mal qui le précède et dont il ne serait qu'un des fruits ou conséquences ? Et si tout ce qui se faisait pour l'endiguer (moyens humains,

---

interpersonnel de ces choix difficiles influence la relation délicate qui unit le détenteur au destinataire du secret, ainsi qu'aux autres membres de la famille. » - Camillo Loredio, Gaspare Vella, « *Secrets et système familial : protection ou préjudice ?* », Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux 2004/2 (no 33), p. 11-34.

politiques, matériels et financiers) était d'avance voué à échouer s'il n'était pas regardé à sa juste mesure, c'est à dire comme symptôme d'un Mal-souche à identifier ?

Dans ma recherche de réponse et de sens à ce qui se passe, je me suis alors imposé, moi aussi, de sortir de cette forme d'arrêt de l'histoire où patauge la RDC depuis plus de vingt ans, et de pousser le regard plus loin, au fond, dans le temps. Je me suis aperçue, en fait, que la violence est presque un mode de vie en RDC.

Il s'agirait de repérer le « cadre<sup>97</sup> » à partir duquel les acteurs agissent. Il s'agirait de repérer une « sémantique » et une « syntaxe » qui se cachent derrière les interactions, c'est à dire un « *sens commun* » qui permet aux interactants de partager les mêmes significations, un « sens pratique » qui, en quelque sorte, commanderait des comportements.<sup>98</sup> J'ose penser qu'une telle démarche dévoilerait probablement les objectifs derrière des imaginaires des acteurs. Prenons une illustration :

Un premier cadre, compréhensible à « ceux du dedans ». En observant les interactions entre les personnes, quelqu'un de non habitué, qui ne connaît pas les codes locaux de communication, pourrait se scandaliser de la violence verbale et même gestuelle dans les rapports interpersonnels. Pourtant ceux qui communiquent de la sorte, ne sont pas forcément des « ennemis ». Pour s'en rendre compte, il suffit d'observer les mêmes personnes dans les instants qui suivent, et qui peuvent passer, encore une fois, sans transition, de manière non explicable pour un observateur « non codé », de l'agressivité à la bienveillance.

Un deuxième cadre celui de la lutte et de la chasse. Ce cadre d'observation offre en spectacle de violences quotidiennes dans les rapports de forces où l'autre devant moi semble une proie ou un adversaire. Ici, toutes les armes sont mises en oeuvre pour l'affaiblir ou l'anéantir, afin de jouir seul du « gibier ». Et les stratégies peuvent se servir, selon l'opportunité de l'ostentation ou de la menace, pour le dominant, de la ruse ou de la flatterie pour le dominé<sup>99</sup>.

---

<sup>97</sup> E. Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, traduit de l'anglais par Isaac Joseph avec Michel Darteville et Pascale Joseph, Paris, 1991, Collection « Le sens commun ».

<sup>98</sup> Céline Bonicco, « Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive », *Philonsorbonne* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 20 janvier 2013, consulté le 19 juin 2017. URL : <http://philonsorbonne.revues.org/102> ; DOI : 10.4000/philonsorbonne.102

<sup>99</sup> Dans cette idée, je m'inspire très librement de la description que fait P-J Laurent parlant de la « Société à Big men »

Dans leur analyse de l'un des mouvements de résistance locale, le Mouvement Maï-Maï<sup>100</sup>, Acker et Vlassenroot considéraient la « violence comme un acte politique », en ce sens qu'elle serait utilisée par les milices comme « un moyen permettant de réorganiser la sphère économique et de contrôler la mobilité à l'intérieur et entre différents espaces », une façon pour ces jeunes, d'« exister enfin », de quelque manière, dans un environnement social et politique qui ne leur offre guère d'espoir.<sup>101</sup>

La complexité du contexte ne se donne pas à déchiffrer aisément. Alors que des observateurs pressés arrivent à expliquer les violences sexuelles en RDC par des raccourcis en y voyant « l'expression de la sauvagerie innée d'une certaine population libérée de ses inhibitions par l'impunité régnante », Moufflet suggère de considérer ces violences dans une vision plus globale : « La généralisation des violences sexuelles se doit d'être mise en perspective et considérée comme un élément de la généralisation de la violence tout court. » (Moufflet 2008/3, p.129). Mais lorsqu'on se donne la peine d'interroger l'histoire, voici un autre discours :

« [En RDC ] L'expérience collective de la traite, de la colonisation, des dictatures postcoloniales, a fait de l'indiscipline une puissante arme de survie physique, politique et culturelle. À long terme, toutes ces dominations ont imposé sous l'impact de l'indiscipline, laissant néanmoins des femmes et des hommes de plus en plus collectivement démunis, de plus en plus dépendants de cette arme du pauvre, afin de préserver leur humanité. Quelles sont les conditions pour que l'indiscipline, érigée par des jeunes (faut-il plutôt reprendre le terme, jadis à la mode dans l'anthropologie économique, de « cadets sociaux » ?) en unique art de survie, puisse se transformer en force sociale et en politique constructive ? »<sup>102</sup>

---

<sup>100</sup> Maï : une forme francisée de « Mayi » (en kiswahili de l'Est du Congo, l'équivalent de « Maji » en kiswahili grammatical) veut dire l'eau. Les Maï-Maï s'enduisent de produits préparés par des guérisseurs traditionnels : ils sont ainsi persuadés d'être devenus invulnérables aux armes à feu qui couleraient sur eux comme de l'eau (Mayi), sans les atteindre.

<sup>101</sup> Franck van Acker et al., « Les « Maï-Maï » et les fonctions de la violence milicienne dans l'est du Congo », *Politique africaine* 2001/4 (N°84), p 103-116

Mamadou Diouf fait la même analyse « Les gens prennent les armes quand ils sont à bout. La violence est une formule en fait qui permet d'avoir la place, une place à la table des négociations. Si les gens recourent aux armes, c'est parce que leur parole ne porte pas. Le fusil devient la parole et donne la possibilité. » Entretien avec Mamadou Diouf "Penser la complexité africaine", première partie sur 3. Mamadou Diouf - *Penser la complexité africaine* 1/3 ([www.thinkingafrica.org](http://www.thinkingafrica.org)). Les paroles ont été retranscrites par moi.

Mamadou Diouf est historien, directeur de l'Institut des études africaines de l'Université de Columbia (USA-États-Unis).

<sup>102</sup> Richard Banégas, Bogumil Jewsiewicki, « Vivre dans la guerre. Imaginaires et pratiques populaires de la violence en RDC », *Politique africaine* 2001/4 (N° 84), p. 5-15.

La question est posée. Le diagnostic aussi. Le mal est dit, le mal est nommé. La couche est épaisse : une succession d'expériences traumatiques dont le peuple ne s'est jamais vraiment remis. Le diagnostic posé par Richard Banégas et Bogumil Jewsiewicki<sup>103</sup> rend compte de tout le poids de l'histoire. Une histoire, à première vue, commune à plusieurs pays d'Afrique, et pourtant ce pays, comme écrit Van Reybrouck<sup>104</sup>, reste « l'un des plus singuliers que l'Afrique subsaharienne ait connus ». <sup>105</sup> De la traite des noirs au 16<sup>ème</sup> siècle jusqu'à l'abolition officielle de l'esclavage au 19<sup>ème</sup> siècle, la parenthèse de la colonisation et les « indépendances », jusqu'à ce jour, se dessine une même trajectoire de violence et de domination, comme si l'esclavage n'aurait fait que changer de nom, de méthodes et de maîtres, au gré de nouveaux appétits capitalistes, sans vraiment emboîter le chemin d'une vraie humanité, une humanité qui soit reconnue la même pour tous les humains.

La mise en perspective du viol que j'ai essayé ici, a fait éclater le premier cadre d'argumentation qui rendait compte d'une cristallisation des rapports Homme/Femme pour tenter de nommer "le mal" : nous nous apercevons, en effet qu'une telle argumentation n'aurait de consistance que replacée dans un cadre plus large où le viol lui-même serait un des fruits ou conséquences de la violence. Il m'apparaît donc nécessaire de dépasser ce regard réductif et d'essayer de découvrir le nouveau cadre qui commence à se dessiner. Le travail porté jusqu'à ce point nous a aidé à commencer à déchiffrer une réalité qui est bien plus complexe.

---

<sup>103</sup> Ils sont respectivement 1) Professeur de Science politique à Sciences Po, Spécialiste de l'Afrique de l'Ouest et des Grands Lacs ; 2) Professeur titulaire au Département d'histoire, de l'Université de Laval, Spécialiste de l'Afrique Centrale francophone et des usages sociaux de la mémoire.

<sup>104</sup> David Van Reybrouck, *Congo. Une histoire*. Actes sud, 2012. Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin.

<sup>105</sup> Il se trouve en effet, que le Congo naît comme Etat, « l'Etat indépendant du Congo », du 1er juin 1885 au 15 novembre 1908, avant de devenir colonie, lorsque le Roi Léopold II passe à la Belgique ce bien privé, où il « régnait en maître tout puissant » (Van Reybrouck 2010 : 89).

## Chapitre 5. Les maux interdits de mots

« Lorsque l'impuissance à dire  
résulte d'une exclusion effective hors de la sphère langagière »  
Paul Ricœur (2001 : 90)

« Comprendre, ce n'est pas tout comprendre,  
c'est aussi reconnaître qu'il y a de l'incompréhensible. »  
Edgar Morin, *La méthode, Éthique* (2004)

### Tous n'ont pas le droit de dire leur douleur

Un nouveau cadre, un cadre plus large pour déchiffrer et comprendre le mal qui se traduit en violence en RDC, c'est à ce seuil que nous sommes arrivés dans la réflexion conduite jusqu'ici. Ce cadre, déjà énoncé dans les pages précédentes, suggère que les viols et violences sexuelles en RDC ne constituent pas la clé d'interprétation du 'mal' à l'Est de la RDC, et qu'ils se doivent plutôt d'être replacés dans leur contexte, comme un fruit sur l'arbre, c'est-à-dire, comme une conséquence de la violence tout court.

Les violences faites aux femmes en RDC ne sont plus un secret pour le monde. Elles le sont moins encore pour les femmes, depuis tout l'activisme international et national marqué par le souci de faire sortir un grand nombre des « prisons » du silence. Tout ne se dit pourtant pas. Tout ne peut pas se dire. Force est de constater l'existence d'une certaine censure sociale et morale qui refuse la parole à la douleur d'une catégorie de gens. Une souffrance niée à une catégorie de personnes, s'il faut le dire tout de suite, qui sont « étiquetées » avec des mots chargés de rage : ce sont les « bourreaux ». Ceux-là qui ont procuré la souffrance aux autres, qui ont endeuillé des familles et des villages entiers, ceux dont les crimes continuent à parler dans les villages dévastés ; ceux-là qui ont causé des orphelins, des veuves et des veufs, des fantômes qui hantent les forêts et les cours d'eaux, etc. Des mots remplis de mépris et de jugement à l'égard des femmes « prostituées » infectées par le Sida ou quelque autre maladie sexuellement transmissible.

Les services organisés en écho à l'appel de douleur exprimé par les survivants ou par ceux qui relayaient leurs voix sont sélectifs. Ils ont une destination spécifique, ou plutôt, définissent à l'avance leurs destinataires, et tous ceux qui ne s'inscrivent pas dans leur logique

en sont d'office exclus. Il est en partie compréhensible que certaines femmes désargentées nécessitant réellement des soins gynécologiques auxquels elles ne peuvent accéder sans payer<sup>106</sup> se soient fait « enregistrer » comme survivantes de 'viol', cet horrible « mot magique » qui ouvrirait les portes d'une prise en charge dite « multisectorielle »<sup>107</sup>, parce que la prise en charge est gratuite pour les seules survivantes des viols<sup>108</sup>. De plus en plus, des voix s'élèvent pour appeler à une décentration des interventions humanitaires des seules questions des viols, alors qu'en RDC la grande priorité serait la réhabilitation du secteur de santé très détérioré<sup>109</sup>.

### Des maux censurés. Des mots étranglés.

Si tous les humains sont susceptibles d'être touchés un jour ou l'autre par le mal et la souffrance, tous n'ont pas le droit de l'exprimer. Leurs paroles sont comme étranglées, étouffées, par leur environnement social. Pouvoir dire, en effet, le mal que l'on ressent dans son être (physique, moral ou spirituel), cela requiert certaines garanties, dont le minimum peut se résumer par la « confiance », une certaine sécurité qu'on se donne du fait qu'on n'est pas ou qu'on ne se sent pas jugé. L'existence d'un interlocuteur, une présence plus ou moins bienveillante, qui est là et qui recueillera la « plainte<sup>110</sup> » comme un fardeau porté ensemble ; ce qui procure aussi un certain soulagement à celui qui souffre. Parmi Ceux qui sont classés comme « bourreaux », tortionnaires des autres et d'eux-mêmes nous retrouvons les différents agresseurs, violeurs ainsi que les prostituées : car leur mal, « ils/elles le méritent ». « Cette attitude, écrit Moufflet, atteint son paroxysme, quand les victimes ont le malheur d'avoir été réduites à faire profession de leurs charmes. Dans ces cas-là, les viols ne sont jamais reconnus, y compris par la communauté humanitaire internationale (...) » (2008/3: p.127). L'auteur parle de la politisation de la souffrance issue des violences sexuelles, une politisation qui porte, toujours selon elle, « la hiérarchisation de la souffrance, dérive souvent reprochée à

---

<sup>106</sup> Il n'existe pas de sécurité sociale ni sanitaire en RDC. Tout est payant, et les pauvres sont les premières victimes de ce manque.

<sup>107</sup> Avec le phénomène du viol, les organisations se sont « spécialisées » dans les « réponses », avec un vocabulaire spécifique. La prise en charge Multisectorielle en termes des violences sexuelles en RDC comprend le médical, le juridique, le psychosocial et l'économique. A titre d'exemple signalons le « Protocole national de prise en charge psychosociale et santé mentale des survivant(e)s de violences sexuelles, 2012 ; Le document de « Stratégie nationale de lutte contre les violences basées sur le genre (SNVBG), 2009 ; le « Plan stratégique national de lutte contre le VIH et le Sida, 2014-2017, etc

<sup>108</sup> Ce qui a par absurde, fait percevoir ces survivantes, de la part du reste des membres de la communauté comme des « privilégiées » : elles ont été « violées », et alors, elles ont droit à toute l'attention, des ONG. Voilà où peut conduire la sélection, même quand il s'agit de l'horreur !

<sup>109</sup> Nicole C. D'Errico , Tshibangu Kalala , Louise Bashige Nzigire , Felicien Maisha & Luc Malemo Kalisya (2013) *'You say rape, I say hospitals. But whose voice is louder?'* *Health, aid and decision-making in the Democratic Republic of Congo*, *Review of African Political Economy*, 40:135, 51-66, DOI: 10.1080/03056244.2012.761962 - <http://dx.doi.org/10.1080/03056244.2012.761962>

<sup>110</sup> Dans le sens de gémississement, d'expression de la douleur.

l'humanitaire »<sup>111</sup>. C'est la sentence de la foule. C'est là aussi un mal pernicieux pour la société !

### Des fragilités inavouées...

Je me demande si une sentence aussi dure n'aurait pas également comme base une grande fragilité (niée ou non reconnue) de la part de la société. Je m'explique :

La fragilité réside en premier lieu dans la vulnérabilité des hommes et des communautés qui ont été ainsi investis par des personnes dites « rebelles », « milices armées », et qui ont pénétré jusqu'à l'intime de leur vie, à sa source même qui n'a pas été protégée : la femme. Ce constat met à nu une grande fragilité de l'homme, le mâle, dans la mesure où une des responsabilités qui lui sont reconnues dans la société est celle de la 'protection' qu'il doit assurer envers la femme et les enfants. Le fait de n'avoir pas été en mesure de remplir ce 'rôle' est aussi une humiliation pour lui, une source de honte et d'auto-culpabilisation.

Je vais illustrer ceci en me référant à un événement. En juillet 2012 il a été organisé à Bukavu (RDC) une Rencontre Internationale et Oecuménique sur les violences, par un groupe dénommé : « Groupe Chrétien de Réflexion et d'Action (GCRA) ». Une publication s'en est suivie en novembre de la même année 2012. La brochure publiée visait à une interpellation des individus et des communautés, surtout les communautés chrétiennes, face à la tragédie humaine produite par les conflits, et un appel à intégrer toutes les personnes souffrantes dont celles qui étaient considérées comme les « bourreaux », au lieu de les rejeter ou de les marginaliser. La « parole » dans cette brochure est produite sous forme de « *Lettres* », adressées à diverses catégories de personnes. Parmi ces 'Lettres' nous retrouvons : une adressée à *Dieu*, une, aux hommes dont les femmes ont subi des violences, une, aux enfants et aux jeunes, une, aux familles et aux communautés, une, aux femmes leaders, et même une, adressée aux agresseurs.

C'est dans la Lettre « Aux hommes dont les femmes ont subi des violences » que nous retrouvons ces paroles à eux par une femme, leur exprimant de la compassion mais aussi invitant à un certain réalisme devant les faits. Elle écrit :

« Ce qui m'apparaît, c'est combien il peut être douloureux pour vous en tant qu'hommes, et difficile à vivre au quotidien, de n'avoir pas pu protéger votre femme, de vous être brutalement

---

<sup>111</sup> L'auteure renvoie à : African Rights (1997) ; Pangodolfi (2000) ; Pérouse de Monctlos (2001) ; Pirrot (1994) ; Deler et al. (1998) ; Jaffré et Olivier de Sardan (2003) ; Agier (2002).

trouvés confrontés à vos limites, à vos fragilités. Peut-être cela a pu faire naître en vous de la culpabilité ? »<sup>112</sup>

D'un autre côté, un « homme d'Eglise », s'adressant aux femmes victimes des violences sexuelles, dont il reconnaît que parfois, elles n'ont même plus leur place d'épouse auprès de l'homme qu'elles ont aimé, et « qui n'a pas pu vous protéger, qui parfois vous a chassées ». Puis il ajoute : « Et vous souffrez aussi de sa honte et de son impuissance comme époux et comme père. »<sup>113</sup> Cet homme d'Eglise se met presque à genoux devant ces femmes (tout un symbole!), les suppliant de leur pardonner, en son nom et au nom de tous les autres hommes pour ce que, dit-il, « des hommes comme moi ont été capables de vous faire subir... Vous demander pardon pour toute cette cruauté brutale et sauvage. (...) ». Si de tels sentiments pouvaient se traduire en acte de la part des hommes de chair et de sang qui sont au Congo, une grande révolution se produirait ! Force est de constater, malheureusement, qu'ils restent partagés ou exprimés par seul un très petit nombre.

En deuxième lieu, cette fragilité réside dans le fait que les actes répréhensibles, inhumains dont les communautés et la société portent la colère et une profonde humiliation, ont été aussi accomplis par des jeunes et ou des adultes « du dedans », et qui quelque part trahissent la « prétention » à être des victimes d'agression injuste de ceux-là « du dehors », « des étrangers »<sup>114</sup>.

### Et une profonde hypocrisie

Parlons maintenant de l'hypocrisie de la société, cachée dans la dure sentence de la « foule » contre les catégories qui sont considérées comme méritant 'leur' mal, et qui donc n'ont pas le droit de se dire souffrants. Je désignais par là ceux qui sont considérés comme des agresseurs ou bourreaux, et même les prostituées. L'hypocrisie est dans le fait que la souffrance que subit la communauté est imputée aux causes externes alors même que sont tus les mêmes actes des membres en son sein. Un malheur infligé de l'extérieur semble finalement plus aisé à concevoir et à identifier que celui du dedans. Ce sont des réflexes d'auto-protection.

Il me semble, enfin, que le grand mal dans tout ça, pour le Congo, c'est qu'il n'y a jamais eu de phase qui pourrait se dire de reconstruction. Une phase qui suit celle des troubles, pour

---

<sup>112</sup> «Laissez-nous vivre !» *Un essai de réflexion et de propositions chrétiennes à propos des violences dans les conflits armés*. Ouvrage collectif, Sous la direction de Bernard Ugeux, Missionnaire d'Afrique et de Véronique Margron, OP. Novembre 2012 : p 29.

<sup>113</sup> Op. cit. p. 26-28

<sup>114</sup> Une analyse similaire est faite par Véronique Moufflet. Op. cit. pp. 128-129

permettre à toutes les parties prenantes, chacune à sa place et selon ses responsabilités, d'évaluer les dégâts et de s'inscrire dans un processus de reconstruction. Les Congolais, pratiquement, « vivent » dans la guerre<sup>115</sup>.

### Une école de déshumanisation

Quand la guerre a éclaté au Zaïre en 1996, de nombreux jeunes (encore enfants)<sup>116</sup> se sont présentés spontanément ou en suivant le mouvement des amis, à ceux qui se disaient « Libérateurs », les troupes de l'AFDL (Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération), qui avaient à leur tête, Laurent Désiré Kabila, qui moins de 7 mois plus tard, allait marcher sur Kinshasa et prendre le pouvoir suprême du pays. Ces jeunes étaient en quête d'un idéal pour leur vie, un idéal qu'ils avaient perdu, qu'ils ne trouvaient plus ni dans l'éducation scolaire dont la plupart étaient exclus à cause de leur extrême pauvreté, ni dans l'exercice d'un métier dont la possibilité devenait de plus en plus rare. Avec l'entrée de l'AFDL, ces jeunes ont cru trouver un chemin pour donner sens à leur vie. Quitter enfin une « une situation inconfortable de décalage perpétuel » avec leurs justes aspirations et ce qui leur est donné de vivre, car « la crise économique a des conséquences sur l'identité de la jeunesse. »<sup>117</sup> Ces jeunes se sont alors remis entre les mains de leurs initiateurs et maîtres, dont ils ont reçu une arme un jour<sup>118</sup> et ils en sont arrivés à y placer toute leur confiance, car elle représentait non seulement une identité et une 'promotion', mais aussi un salut et une protection. L'homme nouveau était en gestation ! Un processus d'initiation était en cours.

A ce propos, Claude Lévi-Strauss<sup>119</sup> écrit : « Les sociétés les plus différentes conceptualisent les rites d'initiation. Que ce soit en Afrique, en Amérique, en Australie, ou en Mélanésie, ces rites reproduisent les mêmes schèmes. On commence par tuer symboliquement les novices enlevés à leurs familles, et on les tient cachés dans la forêt ou dans la brousse où ils subissent des épreuves de l'au-delà, après quoi, ils « renaissent » comme membres de la société » (C. Lévi-Strauss 1962 : p. 350.) Il souligne la particularité de cette nouvelle naissance

---

<sup>115</sup> « Vivre dans la guerre », tel était déjà le titre du livre publié par Richard Banégas, Bogumil Jewsiewicki 2001/4. Op. cit.

<sup>116</sup> Ces très jeunes ont été appelés « Kadogo », mot composé du radical « dogo » qui veut dire « petit », précédé du préfixe « ka » qui marque un diminutif.

<sup>117</sup> Mazzocchetti, Jacinthe ; Hilgers, Mathieu. *Révoltes et oppositions dans un régime semi-autoritaire. Le cas du Burkina Faso*. Karthala : Paris (2010) (ISBN:978-2-8111-0419-1) 313 pages : p. 207

<sup>118</sup> Quand les jeunes Kadogo s'enrôlaient, ils étaient juste armés d'un bâton, une 'arme' très accessible, qu'ils pouvaient se procurer partout à travers les forêts et les brousses qu'ils traversaient.

<sup>119</sup> Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*. Librairie Plon, Paris, 1962

des initiés, par l'attribution d'un nouveau nom, l'ancien étant prohibé : C'est cette idée d'une nouvelle vie, une nouvelle « créature », car l'ancienne n'est plus, elle est morte. (p. 258)

J'aime, à ce point, illuminer cette réflexion en me référant à Françoise Sironi<sup>120</sup>, qui exprime très bien ce processus de déconstruction en y distinguant quatre étapes.

- Les préliminaires. celle de la mise en valeur de l'identité des « candidats », par une mobilisation de leur idéal de justice, de vérité et d'absolu : « ceci se fait au moyen d'épreuves d'endurance et de force. On fabrique l'idée qu'ils sont porteurs d'attributs d'une « virilité idéale » dont la définition leur est donnée : dureté, fierté et obéissance à l'initiateur.
- Une deuxième phase, est celle de la déconstruction de l'identité initiale. Elle procède par la frayeur délibérément mise en acte et par l'imprévisibilité totale de l'initiateur. On casse chez les novices tous les repères habituels : « Ils sont soumis à des épreuves dures et humiliantes... On les fait ramper comme des chiens devant leurs initiateurs, et ce, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit... La sphère privée n'existe plus... La photo de leur petite amie est déchirée et on leur confisque tout ce qui matérialise un lien avec la vie d'avant » Le point de non retour est ici déterminant : celui qui « craque », en plus de ressentir la culpabilité, est anéanti devant les autres et à ses propres yeux. En ne revenant pas en arrière, on fuit en avant, dans cette désaffiliation qui est la condition de la manipulation.
- La troisième étape marque le moment d'une nouvelle affiliation, c'est-à-dire, d'une nouvelle appartenance au groupe par le lien du secret. Une nouvelle série d'épreuves mais sans humiliation, doit faire de l'initié un pur et un fier.
- La phase finale est marquée par la consécration publique de l'affiliation qui met en scène la nouvelle et définitive appartenance des tortionnaires à cette élite, appelée à dominer les non-initiés... « L'acquisition par les candidats de cette nouvelle « identité » est alors présentée comme définitive... On a créé un homme nouveau qui ne sera jamais plus comme les autres, jamais plus comme avant »<sup>121</sup>

Indépendamment des divergences des points de vue que peut susciter cette analyse de Sironi, elle a le mérite de souligner des aspects essentiels de ce processus de déshumanisation :

---

<sup>120</sup> Sironi F. est Maître de conférences en psychologie clinique et en psychopathologie à l'Université Paris-VIII. Elle a co-fondé le Centre Primo-Levi, spécialisé dans le soin des victimes.

<sup>121</sup> Cfr. Françoise Sironi, op cit. pp 136-138.

D'abord l'exaltation de l'image du candidat tortionnaire à partir de valeurs nobles comme la justice, la vérité, la fermeté dans la poursuite d'un idéal. Ensuite, au nom de ces valeurs le candidat est soumis à l'épreuve pour renforcer en lui l'idée de virilité. Après cela, il faut s'attaquer à ce qui ferait encore de lui un « faible », le séparer du reste des mortels, et surtout de son passé affectif. Le pont ainsi coupé derrière lui il ne lui reste plus qu'à courir en avant et à n'importe quelles conditions. Le retour est impossible. L'appropriation d'une nouvelle identité par l'initié et surtout la notion du secret apparaissent ici comme essentielles. L'initié est convaincu profondément d'appartenir à un autre monde : il n'est plus le même homme qu'avant. Il n'est pas comme les « autres », les non-initiés. L'expérience a montré, malheureusement, que la plupart de ces jeunes ont été les premiers à tomber sur le champ de bataille.

### Si tu pleures, tu n'es pas un homme !

Abordons enfin cet autre « mythe », dans l'imaginaire social qui fait des « hommes » des êtres « forts », en opposition aux femmes et aux enfants qui eux sont « faibles ». L'homme ainsi vu n'a pas d'émotion ou, en tous les cas, ne devrait jamais manifester ses émotions. Il doit les dominer, et « serrer les dents »<sup>122</sup>, comme on dit. Cette injonction (tacite) semble bien avoir été intériorisée par les hommes à l'Est de la RDC. Plusieurs hommes semblent ainsi enfermés dans leur souffrance et dans leur mal, sans pouvoir s'ouvrir et les exprimer, à cause de la honte (ou l'amour propre?) et de la peur car alors, ils seraient jugés comme des « faibles » tout simplement, comme « pas des hommes ». La culture peut ainsi enfermer une personne avec sa souffrance, occulter celle-ci, pour sauvegarder les apparences de « virilité ». Cela aussi est injuste.

Dans mon expérience de travail avec les personnes traumatisées, je n'ai reçu que très peu d'hommes pour la relation d'aide : trois seulement, pour être précise, deux jeunes de 17 et 20 ans, et un homme mûr dans la quarantaine. Le fait qu'il n'y ait eu que très peu d'hommes à venir confier leur « détresse » intérieure, ne signifie pas qu'ils n'ont pas été aussi directement

---

<sup>122</sup> C'est curieux que l'expression utilisée pour traduire ceci en kiswahili, tout comme en mashi, signifie littéralement « serrer le cœur » : « kukaza roho », « kusez'omurhima ». Le cœur étant considéré comme le siège des émotions et des sentiments, mais aussi la source des énergies qui inspirent nos actions, si un homme se laisse aller jusqu'à extérioriser sa souffrance, sa douleur, s'il n'est pas capable de « serrer » son cœur, alors ce n'est pas un homme. Il n'est pas rare d'entendre quelqu'un se faire blâmer par ses pairs : « comment tu t'es comporté comme une femme ? » C'est à dire, qu'il n'a pas été en mesure de supporter sa souffrance, sa douleur, sans l'extérioriser. Encore qu'en termes de capacité d'endurance, les femmes sont sans pareil. N'en déplaise à ceux qui soutiennent les stéréotypes machistes.

touchés<sup>123</sup> par les conflits qui ont ravagé leurs communautés, mais plutôt qu'ils sont retenus par le poids culturel de leur masculinité.

Sous le titre : « les maux interdits de mots », je voulais essayer d'attirer l'attention sur la persistance d'une certaine 'censure', d'un refus du droit à 'dire' la douleur. Je voulais rendre compte de ces souffrances auxquelles on nie toute expression, à l'endroit de certaines catégories regardées comme expiant leur mal, ou humiliées si elles exprimaient la douleur. Sans déresponsabiliser les personnes des actes qui sont répréhensibles en eux-mêmes, j'ai voulu attirer l'attention sur un mal pernicieux pour la société, un mal que j'appellerais « la fabrique des bourreaux », cet enrôlement des faibles, des désorientés de la vie pour servir les ambitions folles de leurs maîtres, qu'ils ignorent. Une autre idée est que ce mal qu'on « étrangle » (à l'intérieur de soi ou dans « l'autre »), a des conséquences néfastes partout : des conséquences tant individuelles que collectives. La conscience des 'effets maléfiques' de cette façon d'agir serait un bon début pour apprendre à changer le regard sur soi-même et sur autrui.

### Enfin, pour ne pas conclure

Nous voici au bout de ce parcours que je qualifierais plutôt de « survol », au terme de cette réflexion qui voulait rendre compte des « *Mots des Maux* ». En entreprenant cette démarche, je voulais explorer le « Mal » sous l'angle du viol, dans un contexte de guerre à l'Est de la RDC. A travers un regard anthropologique, j'ai essayé de replacer le viol dans un cadre plus général d'oppression qui traverse les temps et les cultures, et me suis servie, en entrée, de la « pensée de la différence » et celle des « hiérarchies » développées par Françoise Héritier (Héritier 1996 et Héritier 2002). Cette démarche nous a progressivement portés à démasquer ce que j'ai identifié comme « *la genèse d'un fourvoiement* », c'est à dire la manière dont a été exploité ce qui n'était qu'une simple différence physique et fonctionnelle au départ, marquée dans la corporéité des deux, Homme et Femme : cette différence a été exploitée par une partie de l'humanité, l'homme, contre la femme jusqu'à être érigée en norme.

En interrogeant la nature « Homme-Femme » dans ce qui se donne à observer à travers le corps, on découvre en même temps les différences anatomiques qui y sont inscrites ainsi que les fonctions qu'elles y remplissent. La nature humaine qui se donne à voir dans un corps d'homme et de femme comporte aussi des spécificités de chacun des corps. Certaines de ces spécificités restent mystérieuses pour l'homme et échappent à sa compréhension. C'est à ce niveau que semble se situer le coeur même du fourvoiement : les femmes sont en effet, douées

---

<sup>123</sup> Cependant, il reste vrai que la proportion des hommes qui ont subi le viol est très réduite par rapport aux femmes. Celles-ci sont les premières à être visées par les agresseurs.

de cette « capacité exorbitante » d'enfanter de l'« identique » et du « différent » ! Eh oui : les femmes elles, peuvent faire leurs filles, alors que les hommes ne peuvent faire leurs fils et qu'ils sont contraints de passer par les femmes pour se reproduire à l'identique ! (cfr. Héritier 2002)

Ceci laisse voir clairement que la situation de subordination où la femme s'est retrouvée placée par de nombreuses cultures, n'a aucun fondement 'naturel', ni chez l'homme ni chez la femme. Elle n'est pas déterminée, et peut donc être dépassée. Ce dépassement, je l'ai situé dans la *Relation*, conçue comme « chemin de retour ». Celle-ci se traduit dans la parole qui est finalement la spécificité de l'humain<sup>124</sup> et qui nourrit la *Relation*. C'est dans la deuxième partie que cet aspect a été développé. J'ai montré que cette parole qui a un contenu – des mots – traduit un pouvoir et un savoir. Elle permet de briser le silence et les secrets imposés par une situation de sujétion. Elle libère. J'ai mis en lumière la persistance, toutefois, d'une 'censure' de cette expression de la douleur qui est niée à certaines catégories classées comme méritant leur douleur, une sorte d'expiation du mal qu'elles auraient elles-mêmes causé aux autres ou recherché.

A la fin de l'analyse il apparaît que le cadre du viol dans le contexte de guerre à l'Est de la RDC s'avère très réductif pour rendre compte du mal, d'où l'invitation à le replacer dans une perspective plus large, celle de la « violence » tout court.

Je propose de saisir cette réflexion comme un tout, contenu dans un double mouvement :

- Le premier mouvement s'inscrit dans une séparation due aux différences, que j'ai intitulé : « parce qu'ils sont différents - la genèse d'un fourvoiement. » Ces différences ont été portées à un degré tel qu'il subordonne la femme à l'homme.
- Ensuite, un mouvement de retour, motivé par le fait que ceux-ci (l'homme et la femme) sont relation. Dans cette relation, la communication est capitale. La parole qui dit le mal qu'on ressent reste, toutefois, un droit inégalement reconnu à tous les humains. Nous avons vu qu'il persiste des catégories auxquelles cette expression est refusée, soit par jugement de la société, soit par des injonctions culturelles à l'endurance. Dans tout ça, j'ai épinglé la déshumanisation, un processus qui fabrique les bourreaux, et une fragilité et une hypocrisie inconscientes et ou non avouées.

---

<sup>124</sup> Claude Lévi-Strauss voit dans la pensée symbolique et le langage articulé, le propre de l'humain et qui ouvre à la communication et à l'échange « *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris et La Haye, Mouton, 1949: p 98. Cfr Pierre-Joseph Laurent 2010 : p. 352

Arrivée à ce point de production de cette réflexion, je garde un goût d'inachevé. Il m'a fallu constamment lutter contre l'ampleur du champ exploré, et les limites de l'argumentation n'ont pas toujours été faciles à placer. La conscience reste que pour mieux appréhender les concepts que j'ai essayé de mobiliser, un travail de fond serait nécessaire. Cet effort constitue donc un premier pas dans l'entraînement initié ici.

## Références bibliographiques

- Arnoldussen, D. (2015), *Techniques, rituels et organisation sociale des forgerons shi. Sud Kivu, RDC*. Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale.
- Banégas, R., Jewsiewicki, B., *Vivre dans la guerre. Imaginaires et pratiques populaires de la violence en RDC* », Politique africaine 2001/4 (N° 84)
- Baulieu, E-E, Héritier, F., Leridon, H. (1999), *Contraception : contrainte ou liberté ?* Paris, Odile Jacob.
- Benoist, J. (2007), *Corps objet/corps sujet* pp 244-248 - In Dictionnaire du corps, Editeur.
- Benoist, J. (2007), *Corps propre*. p. 252-254 - In Dictionnaire du corps, Editeur.
- Bible (La) de Jérusalem. Editions du Cerf 1998.
- Bourdieu, P. (1990). La domination masculine. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 84, septembre. Masculin/féminin-2. pp. 2-31.
- Butler, J. (2004), *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris, Ed. Amsterdam, (Original : *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, Edité pour la première fois en 1997)
- Goffman, E. (1991), *Les Cadres de l'expérience*. Traduit de l'anglais par Isaac Joseph avec Michel Darteville et Pascale Joseph, Paris, Collection « Le sens commun ».
- Bonitto, C. (2007), *Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive*, Philonsorbonne [En ligne], 1 | mis en ligne le 20 janvier 2013, consulté le 19 juin 2017. URL : <http://philonsorbonne.revues.org/102> ; DOI : 10.4000/philonsorbonne.102
- Chiland, C., (1999). *Le sexe mène le monde*. Paris, Calmann-Lévy.
- Dejours, C. (1998). *Souffrance en France*. Paris, Seuil. Cité dans « Introduction », *Cahiers du Genre* 2003/2 (n° 35), p. 5-20. DOI 10.3917/cdge.035.0005
- D'Errico, N. C., Tshibangu K., Bashige, N. L., Maisha, F. & Malemo K. L. (2013) 'You say rape, I say hospitals. But whose voice is louder?' *Health, aid and decision-making in the Democratic Republic of Congo*, *Review of African Political Economy*, 40:135, 51-66, DOI: 10.1080/03056244.2012.761962 - <http://dx.doi.org/10.1080/03056244.2012.761962>
- Despeux, C. (1990), *Immortelles de la chine ancienne. Taoïsme et alchimie féminine*. Paris Pardès.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris, Flammarion.
- Diouf, M., *Penser la complexité africaine 1/3* ([www.thinkingafrica.org](http://www.thinkingafrica.org)).
- Duffé, B.-M., *Homme torturé, mon semblable, mon frère*. In *Cahiers de l'Institut des Droits de l'Homme Lyon*, Droits de l'homme en Afrique, Contributions interdisciplinaires 2001-2004.
- Eco, U. (2014), *Construire l'ennemi, et autres écrits occasionnels*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Grasset, mars, 301.
- Favret-Saada, J. (1977), *Les mots, les sorts, la mort*. Gallimard.
- Feillet, B., *Le mal*. [www.Discernement.com](http://www.Discernement.com) Consulté le 01er mai 2017

Foessel, M., *Le Mal*. Edition numérique : Pierre Hidalgo. La gaya scienza © avril 2011  
Consulté le 30 avril 2017.

Foucault M. (2015). *Surveiller et punir*. In Foucault, M., (Ed.). *Oeuvres II* (pp. 261-613). Paris. Gallimard. (Original publié en 1975).

Foucault, M., *Pouvoir psychiatrique*. Leçon du 07 novembre 1973

Héritier, F. (1996). *Masculin et Féminin I. La pensée de la différence*, Paris, Ed. Odile Jacob, septembre 2012.

Handman, M. (2015). *Nicole-Claude Mathieu (1937-2014)*. *L'Homme*, 213,(1), 19-32.  
<http://www.cairn.info/revue-l-homme-2015-1-page-19.htm>

Héritier, F. (2002). *Masculin et Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*. Paris, Ed. Odile Jacob, septembre 2012.

Human Rights Watch (juin 2002), *La Guerre dans la Guerre, Violence sexuelle contre les femmes et les filles dans l'est du Congo*,

Krais, B., Autour du livre de Pierre Bourdieu La domination masculine. *Travail, genre et sociétés* 1999/1 (N° 1), p. 214-221. DOI 10.3917/tgs.001.0214

Laurent, P.-J. (2012), *La modernité insécurisée ou la mondialisation perçue dans un village mossi au Burkina Faso*, In Bréda, C., Derrider, M., Laurent, P-J (dir), *La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation*. Investigations d'anthropologie prospective N° 3, Louvain-La-Neuve, Harmattan-Academia s.a.

Laurent, P.-J. (2010). *Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté*. Louvain-La-Neuve, Academia.

Lévis-Strauss, C. (1962), *La pensée sauvage*. Paris, Librairie Plon.

Lévis-Strauss, C. (1949), *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris et La Haye, Mouton.

Loriedo, C., Vella, G., *Secrets et système familial : protection ou préjudice ?* Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux 2004/2 (no 33)

Löwy, I.(2003), *La valence différentielle des sexes a une histoire*. In : A plusieurs voix sur Masculin/Féminin II, dissoudre la hiérarchie,.

Magni, B., *La peur*. In Dictionnaire du Corps. 2007, p 705-708.

Marquet, j. (2001). *Evolution et déterminants des modèles familiaux : qu'est-ce qui a changé et pourquoi ? Et Les défis de la famille contemporaine*. Communications faites le cadre des Journées d'étude de l'A.C.R.F. (Wépion, 10 et 11 septembre 2001)

Marquet J. (2004). *Sexualité consentie, fidélité et performance*, in Marquet J. (dir.), Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires, Louvain-la-Neuve, Academia.

Marzano, M. (2007), *Corps concentrationnaire*. P. 218-220. In Dictionnaire du Corps, PUF.

Mathieu, N.-C. (2007), *Féminin – féminin et masculin*, in Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF.

Mazzocchetti, J., Hilgers, M. (2010), *Révoltes et oppositions dans un régime semi-autoritaire. Le cas du Burkina Faso*. Paris, Karthala. (ISBN:978-2-8111-0419-1).

Mbembe, A. (2016), *Politiques de l'inimitié*. Paris, Editions La Découverte.

Mead, M.(1928). – *Coming of age in Samoa* [1928], trad. fr. Adolescence à Samoa, dans Mead (M.), *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963, p. 293-503.

Ministère du Genre, de la Famille et de l'Enfant) de la République démocratique du Congo (2009), Document (Le) de Stratégie nationale de lutte contre les violences basées sur le genre (SNVBG)

Morin, E. (2004), *La méthode, Éthique*.

Moufflet, V., Le paradigme du viol comme arme de guerre à l'Est de la République Démocratique du Congo, *Afrique contemporaine* 2008/3 (n°227), p 119-133. DOI 10.3917/afco.227.0119.

Mwantuali, J., E. (2015), *Tu le diras à ma mère*. Paris, Présence africaine.

Nahoum-Grappe, V., (1996), *L'usage politique de la cruauté, épuration ethnique, (Ex Yougoslavie 1991-1995)* In Françoise Héritier, *De la violence 1*, Paris. Odile Jacob, 1996, pp. 275-323

Nzonga, C. (2001), *Dignità e vocazione della donna nell'insegnamento di Giovanni Paolo II (1978-2001) Con particolare riferimento alla situazione de la donna in Congo.*- Tesi di Magistero in Scienze Religiose Milano, 179 pages. (Mémoire non publié).

Perrin, C. S., *La Shoah et la mort de l'homme*, in « Philosophie et non violence » cfr [www.eris-perrin.net](http://www.eris-perrin.net) consulté le 02 mai 2017

Plan (Le) stratégique national de lutte contre le VIH et le Sida, 2014-2017,

*Protocole national de prise en charge psychosociale et santé mentale des survivant(e)s de violences sexuelles, 2012 ;*

Rheault, S., (2004), *Apollinaire aime la guerre ou lecture de l'assertion d'une masculinité nouvelle*. Voix plurielles 1.1.

Ricœur, P., « Mythe - L'interprétation philosophique », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 5 juin 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/mythe-l-interpretation-philosophique/>

Ricœur, P. (1986). *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides. 3è édition, Genève.

Schaeffer J.-M. (2007). *La fin de l'exception humaine*, Gallimard.

Sironi, F. (1999), *Bourreaux et victimes. Psychologie de la torture*. Paris. Editions Odile Jacob. 281.

Tisseron, S., Toujours le secret suinte..., *Enfances & Psy* 2008/2 (n° 39), p. 88-96. DOI 10.3917/ep.039.0088

Tobin, R., W., « Le secret dans les tragédies de Racine », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2007/4 (Vol. 107), p. 887-902. DOI 10.3917/rhlf.074.0887.

Tonda, J. (2005). *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique Centrale (Congo, Gabon)*. Editions Karthala.

Ugeux, B. et Margron, V. (Novembre 2012), "Laissez-nous vivre !" *Un essai de réflexion et de propositions chrétiennes à propos des violences dans les conflits armés*. Ouvrage collectif, Sous la direction de Bernard Ugeux, Missionnaire d'Afrique et de Véronique Margron, O.P.,

Van Acker, F., Vlassenroot, K. et Marchand, R., Les « Mai-Mai » et les fonctions de la violence milicienne dans l'est du Congo, *Politique africaine* 2001/4 (N°84), p 103-116

Van Reybrouck D. (2012), *Congo. Une histoire*. Actes sud. Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin. Titre original : *Congo. Sen geschiedenis*, Amsterdam, De Beizige Bij, 2010.

Virey, J.-J.(1802), *De l'éducation*.

Viveros Vigoya, M. (2003), In *A plusieurs voix sur Masculin et féminin II. Dissoudre la hiérarchie.*, *Mouvements* 2003/3 (n° 27-28), p. 204-218. DOI 10.3917/mouv.027.0204

## Résumé

Donner une voix au mal subi, des mots justes aux maux, afin de casser le règne du silence et de l'inimitié, tel est l'objectif de ce travail qui, à travers un regard anthropologique essaye d'explorer le mal, d'abord sous l'angle du viol dans un contexte de guerre à l'Est de la RDC, et ensuite dans la perspective de la violence tout court.

Le viol est vu dans un cadre plus général d'oppression qui traverse les temps et les cultures en exploitant la *Pensée de la différence* et celle des *hiérarchies*, développées par Françoise Héritier. Celles-ci sont renforcées par la notion de *domination*, qui selon Bourdieu, fait passer comme naturel et normal, ce qui dans le monde social est objectivé, incorporé dans les habitus, au point de finir par fonctionner comme principe universel, comme des « structures structurées et structurantes », catégorisant ainsi les perceptions, les pensées et les actions. Ici se décèle la genèse d'un fourvoiement dans les rapports entre l'homme et la femme et qui ne trouve aucun fondement « naturel » ni dans l'homme ni dans la femme, mais plutôt dans la peur du mystère, un mystère que constitue la femme pour l'homme, à travers sa « capacité exorbitante » d'enfanter pour les deux, avec tout ce que cela entraîne de mutations et manifestations physiques, qui échappent à la compréhension de son partenaire dans l'humanité.

Mais, étant donné que les progrès de la raison sont lents et les racines des préjugés, très profondes, on ne détruit donc pas si facilement, ce qui a été profondément reçu et incorporé à travers les âges. C'est pourquoi, un mouvement inverse s'impose, dans la patience.

Le chemin de retour est proposé par *la relation*, parce qu'ils sont relation, l'homme et la femme. Il s'agit d'un dépassement qui se pose comme « origine du futur », selon une belle expression d'Achille Mbembe. Mais pour en arriver là, il faut que soit mis en œuvre cette spécificité de l'humain qu'est la *parole*. La parole qui traduit ensemble la connaissance et le pouvoir, afin de ne pas risquer de tuer et de mourir par l'ignorance. Elle met un terme au cycle des secrets pathogènes : par le fait même de 'dire' le mal subi, la parole ouvre aussi à la réconciliation et à la guérison.

## Mots clés.

Homme-femme – Mal – Mots – Secrets – Violence.